

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE COMPIÈGNE

EXCURSIONS ARCHÉOLOGIQUES

DANS LES ENVIRONS

DE COMPIÈGNE

1869-1874



COMPIÈGNE
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE V. EDLER
RUE DE LA CORNE-DE-CERF

1875



EXCURSIONS
ARCHÉOLOGIQUES
DANS LES ENVIRONS
DE COMPIÈGNE
1869-1874

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE COMPIÈGNE

EXCURSIONS ARCHÉOLOGIQUES

DANS LES ENVIRONS

DE COMPIÈGNE

1869-1874



COMPIÈGNE
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE V. EDLER
RUE DE LA CORNE-DE-CERF

1875

C'est pour répondre au désir exprimé à plusieurs reprises par un grand nombre de ses membres que le bureau de la Société historique a décidé l'impression de ce recueil des comptes-rendus des excursions effectuées par la Société depuis sa fondation.

Ce n'est ni une statistique monumentale, ni une description complète de l'arrondissement, car si la Société n'a jamais limité ses courses à la circonscription dont elle porte le nom et a fait d'assez fréquentes incursions sur les arrondissements de Senlis, de Clermont et de Soissons, en revanche, elle n'a pas encore visité la partie septentrionale de notre pays comprenant les cantons de Noyon et de Guiscard.

Toutefois, on a pensé que les membres qui avaient pris part à ces premières courses rencontreraient avec plaisir dans ces souvenirs quelques indications utiles et qu'en même temps nos nouveaux collègues y trouveraient le programme de promenades qui leur feront

connaître les curiosités archéologiques de quelques localités peu connues.

La publicité donnée dans les journaux de Compiègne à ces récits a parfois contribué à faire mieux apprécier aux habitants des communes que nous venions de parcourir, l'importance des monuments que recélait leur territoire et à faire ressortir l'intérêt qui s'attachait à leur conservation.

Cette série renferme quatorze excursions des années 1869 à 1874 (1). La Société a fait en outre une excursion à Senlis en novembre 1872, mais il n'en a pas été fait de compte-rendu, non plus que de celle que le Comité archéologique de Senlis a faite à Compiègne le 26 juin 1873.

Le secrétaire de la Société en réunissant ces feuilles éparses, et souvent trop rapidement écrites, a cru pouvoir y joindre en note quelques indications bibliographiques, grâce auxquelles ceux qui voudraient de plus amples renseignements sur les localités citées sauront ainsi où les rencontrer (2).

Le Secrétaire,

A. de MARSY.

(1) La première excursion a été rédigée par M. Méresse, les 9e, 11e et 14e par M. Delarche, et les autres par M. de Marsy.

(2) On peut en outre recourir toujours aux statistiques cantonales de M. Graves et au répertoire archéologique de M. Woillez.

I

Champlieu, Saint-Jean-aux-Bois et le Mont-Berny.

— 29 AVRIL 1869 —

La Société historique de Compiègne, dans ses premières séances, avait décidé que pour bien étudier et faire connaître à tous ses membres les points de notre arrondissement intéressants au triple point de vue historique, archéologique et monumental, que pour répandre autour d'elle la lumière sur les questions restées sans solution jusqu'aujourd'hui, que pour planter d'une main timide d'abord, quelques jalons sur les routes inexplorées encore quoiqu'offrant de curieuses tentations de recherches au zèle qui ne cherche qu'à s'instruire, elle ferait à partir du printemps de 1869, des excursions hors de notre ville pour lesquelles une commission avait été chargée de préparer un programme qui vous a été soumis. Vous avez décidé qu'il en pourrait être fait cinq cette année : la première devait parcourir les vallées du Matz et de l'Aronde et les collines qui séparent ces deux vallées. Dans une des suivantes, devaient être visitées dans notre belle forêt, toutes les richesses antiques recherchées aux frais du souverain et que nous a révélées l'habile direction de notre éminent collègue, M. de Roucy.

Notre honorable président vous a exposé, Messieurs, les motifs qui ont décidé votre Commission à modifier l'ordre du programme, à commencer nos visites par la plus intéressante et combien nous avions été heureux d'apprendre qu'une des illustrations de la France savante, la gloire de la Normandie, M. l'abbé Cochet voulait bien accepter notre invitation et parcourir à notre tête, les explorations faites dans la forêt de Compiègne, et surtout à Champlieu, près de Saint-Jean et de Pierrefonds.

Il vous a dit que le lauréat de la Sorbonne, au récent concours des vieilles et fortes Sociétés de la France, s'empressait de venir, au milieu de notre jeune Société picarde, encourager nos efforts, les diriger par ses conseils, exalter notre ardeur par son accent persuasif et convaincu, et dans la voie qu'il a si brillamment suivie et qui a été si dignement couronnée, nous entraîner par son exemple.

Notre itinéraire modifié avec empressement, nous nous partageâmes le plaisir d'apprendre à tous nos collègues, notre bonne fortune et nos nouveaux projets, et grâce à l'adhésion d'un grand nombre d'entre vous, notre excursion du 20 avril put être entreprise sous les meilleurs auspices.

Dès le matin, la caravane Compiégnoise suivait le chemin de Crépy, ancienne voie Gauloise, et traversait rapidement la forêt (1), pour s'élever, impatiente, sur le plateau des Grands-Monts qui devait être, dans tout son développement, le théâtre de nos investigations. Notre programme nous portait au Sud d'abord, et nous devions en revenant, suivre tout le faîte de ces Monts jusqu'au Nord. Nos desseins semblaient favorisés du ciel ; l'atmosphère paraissait plus douce, le soleil, appelé de tous nos vœux, venait bientôt éclairer les légères déclivités des collines supérieures, que nous appelons avec

(1) Voir sur la bibliographie de la forêt en général les n°s 489 et suivants de la *Bibliographie Compiégnoise*.

orgueil nos grands et petits Monts, et animer les verdoyantes ramures de nos grands chênes dont nous admirions près de la Brevière, deux échantillons remarquables, vieux témoins des siècles passés, bien près de passer eux-mêmes.

Que ne pouvions-nous, sur ce long parcours nous arrêter plus souvent ? A chaque pas, nous aurions foulé les traces des habitations celtiques et aurions rencontré, épars, tous les fondements exhumés. Notre imagination nous montrait sur le seuil de ces rustiques demeures le vieux Gaulois attentif au moindre bruit, guettant les traces des hôtes rapides des sombres bois, tendant son arc et lançant flèche ou javelot aux flancs du sanglier, sa nourriture habituelle (avant les rois Francs et les Capitulaires). Ne laissons pas courir ainsi la folle du Logis ; la réalité nous attend et va nous saisir ; recueillons-nous avant d'atteindre le but important : Champlieu, car nous voici en haut de la colline ; faisons une courte halte au carrefour d'Angivilliers, écoutons notre savant initiateur, le directeur des fouilles.

Au-delà d'une éminence qui se dessine au loin comme un rempart, voici de fréquents vestiges d'habitations dont les restes sont mutilés, arrachés, brûlés ; les fondations, les caves, les puits, les citernes sont seuls à nous révéler l'existence d'une populeuse tribu ; mais de nombreux débris de la vie domestique semblent avoir été conservés sous les décombres pour nous accuser une époque, une date, pour nous permettre d'affirmer que les conquérants imposèrent à la tribu celtique et grossière un genre nouveau de construction, leurs usages, leurs meubles, leur mode de fabrication, importés de l'Italie.

Ce remblai de plus d'un mètre d'élévation qui semble à première vue un rempart est certainement *strata*, une voie antique, œuvre romaine ; la voie qui reliait Champlieu, station romaine, au Mont-Berny, autre station, la seule voie qui

pouvait conduire les légions romaines de Senlis à Soissons. Sa forme, ses dimensions, la nature des matériaux qui la composent, semblent faire douter que le peuple-roi ait mis là sa main gigantesque; on n'y retrouve plus le cachet de grandeur, de force, de durée qu'il imprimait à ses œuvres, en Italie.

Après une heure d'attente, au détour de la forêt, voici Champlieu (1). Tous de nous écrier: Voici le théâtre! Voici le temple! Voici les bains! Voici encore la voie! Le peuple-roi y a laissé cette fois son ineffaçable empreinte, mais sa fatale destinée l'y a suivi : depuis des siècles, tout ici est désert.

Champlieu (*Campilocus*) est évidemment une station toute romaine, créée là exprès pour les besoins de la défense, pour la surveillance de toute une contrée, pour le séjour

(1) F. DE SAULCY. Article dans la chronique scientifique du *Courrier de Paris*, 19 novembre 1857.

PEIGNÉ-DELACOURT. Le théâtre de Champlieu. *Noyon*. 1858, in-8°, 39 p. et 8 pl.

LE MÊME. Supplément à la notice sur le théâtre de Champlieu, id. 1859, in-8°, 15 p. et 1 pl.

LE MÊME. Un dernier mot sur le théâtre de Champlieu, id., 1860, in-8°, 27 p. Les trois brochures précédentes sont extraites des publications du *Comité archéologique de Noyon*.

Edm. CAILLETTE DE L'HERVILLIERS. Antiquités Romaines. Première étude sur les découvertes de Champlieu. In-8°, pièce. Extrait de la *Revue archéol.* 8e année. 1851.

LE MÊME. Le théâtre de Champlieu, in-8°, 8 p., 1858. Extr. de la *Revue archéologique*. 15e année.

LE MÊME. Les antiquités de Champlieu, article dans l'*Ami de la religion* du 9 nov. 1859.

VIOLLET-LE-DUC. Ruines de Champlieu, Paris, 1860, in-8°, 15 p et 2 pl. Extr. de la *Revue archéologique*.

L. DE LA PRAIRIE. Rapport, fait à la Société archéologique de Soissons, sur les ruines de Champlieu. *Laon*, in-8°. 1858-60. Extrait du *Bull. de la Soc. archéol. de Soissons*.

C. MARCHAL (de Lunéville). Les ruines romaines de Champlieu, *Paris*, 1860, in-8°, 28 p. et 4 pl.

UN BIBLIOMANE ROYEN. Fouilles de Champlieu, Pierrefonds et environs, in-8°, 12 p. Extr. du *journal de Montdidier* s. d.

PEIGNÉ-DELACOURT. L'hypocauste de Champlieu, Beauvais, 1867, in-8°, 39, p. et pl. Extr. des *Mém. de la Soc. acad. de l'Oise*.

permanent d'une armée nombreuse à laquelle il fallait rappeler la patrie absente par le spectacle des œuvres de l'art. Nous y voyons, je l'ai dit, un temple magnifique, un théâtre considérable, un établissement de bains nouvellement découvert par M. de Roucy et sur lequel a principalement porté notre attention. Il se composait de plusieurs compartiments dallés encore en pierre de liais et dont les murs étaient revêtus de stuc, de plusieurs bassins revêtus aussi d'un épais ciment ; d'hypocaustes destinés à fournir l'eau chaude et la vapeur nécessaires et qui ont été, quant à leur partie inférieure au sol accumulé, retrouvés en assez bon état à l'exception des fourneaux presque détruits, mais dont on retrouve l'assiette dans les salles du *Tepidaruim*, du *Caldarium* et du *Laconicum*. Là se voient encore les piliers composés de briques carrées superposées et qui recevaient un plancher creux composé de chaux hydraulique et de ciment d'une forte épaisseur, curieusement attaché à la muraille par des agrafes en fer, droites et dont l'oxidation avait été garantie par de petits cylindres en terre cuite gisant encore nombreux dans l'excavation. Dans la salle du *Frigidarium* a été retrouvée intacte une belle vasque en pierre de liais que nous pouvons admirer. Le musée archéologique du palais de Compiègne possède un tuyau de bronze qui devait s'adapter à l'orifice du trou central, pour former jet-d'eau (1).

Ces bains devaient s'alimenter d'abord par les eaux pluviales recueillies avec soin dans les citernes, puis par les eaux des puits creusés près de là. Un de ces puits a été retrouvé, il est à l'ouest du temple et de très-grande dimension, mais dans une position supérieure à celle des bains, et une pente naturelle facilitant l'écoulement des eaux.

(1) Voir la note sur les appareils de chauffage et de ventilation employés par les Romains pour les thermes à air chaud, par M. le général Morin. *Soc. hist.* t. II, p. 105.

Cet établissement balnéaire présente sur les façades antérieure et extérieure les vestiges d'une colonnade. Une cour entourée d'un portique les précédait. Non-seulement la plaine cultivée de Champlieu offre partout les traces d'une occupation antique, mais les parties de forêt qui la bordent en recèlent au loin de nombreux vestiges, notamment au carrefour des Tournelles et le long de la route du Cor.

Au retour, forcés de choisir entre tant de découvertes et de négliger beaucoup de détails, nous pouvons constater seulement que les habitations, toujours de même style, sont faites avec des matériaux identiques. Nous montrons un *sacellum*, son autel où la statue devait être placée au centre d'un hémicycle, son enceinte quadrilatérale et les débris de colonnes, de chapiteaux et même de rares sculptures qui jonchent le sol sacré.

Déjà M. de Roucy a pu s'assurer que sur de longs espaces se développent les traces d'un mur d'enceinte sur la construction duquel on ne peut asseoir encore aucune certitude, quant à sa date, à son origine, à son but.

En retournant vers le Nord, nous allons descendre à Saint-Jean-aux-Bois (1), au pied de la colline, pour visiter l'église du monastère, construction gothique de la fin du douzième siècle, remarquable surtout par la hardiesse et l'élévation de ses voûtes, la légèreté et l'élégance des colonnes des transepts, par les restes de vitraux, de carrelages, de peintures murales et qui a conservé une partie de son cloître et le curieux tombeau d'une reine dont la tradition ne nous a pas conservé le nom. Près de là, la tradition place aussi le vieux palais de Cuise

(1) *Annales archéologiques* de Didron, t. XXIV, p. 85 et 173. 1864. La chapelle abbatiale de Saint-Jean-aux-Bois, par Louis SAUVAGEOT.

Un nécrologe de l'abbaye de Saint-Jean dressé vers 1224 et provenant de la collection Joursanvault est aujourd'hui au British Museum. *Add. mss. 11534.* Il a été sommairement décrit par M. Marchegay. *Bibl. de l'École des Chartes*, t. I, IVe s., p. 219 (1855).

qui donne son nom à la forêt, séjour des rois Mérovingiens.

Comme eux peut-être, dans leur *palatium*, un modeste déjeuner nous réunit autour d'une table frugale. Mais courons à de nouvelles investigations : laissons la vieille abbaye, sa cour si remarquable, un des rares specimens conservés des refuges nécessaires au moyen-âge offrant aux regards avides sa porte crénelée avec traces de pont-levis, son four banal, sa mare commune, son cimetière, les magasins et la basse-cour du couvent, l'enceinte encore intacte et son fossé plein d'eau vive ; suivons la route de Villers-Cotterêts, au milieu des plus hautes futaies de hêtres, l'orgueil de nos bois. Au sud de la prairie, près de la route du Pont-Cardon, M. de Roucy nous arrête pour nous ramener de l'admiration d'une si belle nature aux sévères investigations archéologiques et nous montrer des restes nombreux et bien conservés d'une habitation antique très-importante : substruction de petit appareil très-soigné, bains, colonnes, pierres décorées de moulures, moellons ornés de feuilles de fougère et d'arêtes de poissons, genre d'ornement si fréquent dans notre contrée.

C'est là que quelques écrivains locaux ont cru trouver les traces du *palatium* qu'habitaient, suivant d'anciennes traditions, les rois Mérovingiens, au centre de la forêt. Que ce soit ou non, ces vestiges nouvellement explorés ont, à n'en pas douter, le caractère de tous les établissements Gallo-Romains. On n'y a d'ailleurs rencontré encore aucune monnaie, aucun ornement se référant à l'époque Franque ou Mérovingienne, mais quantité de monnaies romaines et des débris de vases et ustensiles de la même époque.

L'hypocauste bien conservé, au moment des fouilles, présentait les mêmes éléments que celui de Champlieu.

Au delà de ces restes disséminés à profusion sous le sol de la vallée étroite, la route nous conduit au lieudit la Carrière-du-Roi, dans la Garenne, auprès du vieux couvent de

Saint-Nicolas-de-Courson dont nous apercevons le faîte de l'ancienne chapelle au-dessus des arbres qui entourent son vivier séculaire. La vieille chaussée que nous abandonnions avec regret sur la colline, nous la retrouvons au fond de cette gorge étroite : ici elle est plus accusée, déblayée, mieux conservée et sur tout son parcours nous pouvons étudier les substructions de nombreuses habitations, recélant des richesses. Toutes sortes de débris Gallo-Romains y ont été découverts : c'est le lieu de prédilection de notre infatigable chercheur; c'est celui qui a le plus apporté d'éléments au beau musée qu'il a fondé, c'est celui qu'il nous montre avec le plus d'élan, je puis dire d'enthousiasme et cet enthousiasme, il le communique à tous.

Le temps qui fuit ne nous laisse pas admirer les débris romans de la chapelle de Saint-Nicolas, ceux anciens aussi du Fort ou Four-d'en-Haut. Nous ne pouvons que prononcer les noms de la Fortelle, de la Loge-Lambert, de tous les établissements qui couvraient cette colline, déserte aujourd'hui, si peuplée lors de l'invasion et où ont été rencontrés beaucoup d'objets antiques; de la Fontaine-aux-Porchers, de la Héronnière, de la Feuillie avec sa grotte remarquable, du bois d'Hautcourt, de la vieille ferme de Palesne étalant ses granges sur les murailles éventrées du premier château de Pierrefonds, résidence des Nivelon, ces hardis batailleurs.

A l'extrémité de cette vallée si riche en souvenirs, nous sommes heureux de fouler à nouveau notre antique voie, auprès du vieux fief de Bournonville et de nous élever avec elle sur le versant opposé de la vallée du Berne pour nous reposer au haut de cette colline si attendue, notre dernière étape. Voilà la plus importante de nos stations antiques, celle du lieudit le Mont-Berny (1) établie au point où la voie s'in-

(1) M. de Roucy nous fait malheureusement toujours attendre sa descrip-

fléchit et se bifurque. Là nous retrouvons les traces les mieux accusées de la civilisation, au moins de l'occupation romaine sur un point probablement habité avant l'invasion et qui le fut longtemps après. Si l'histoire locale ne nous dit point à quelle époque il fut ruiné, le grand nombre de médailles Gauloises qu'on y a découvertes attestent l'antiquité de son origine. Laissons la parole à M. de Roucy, pour énumérer tout ce qu'il a mis à jour.

« Cet emplacement est après Champlieu le plus important « de toute la forêt. Il offre de très-nombreuses habitations « groupées aux abords de la voie antique encore garnie de « trottoirs sur plusieurs points, des puits profonds creusés « dans le tuf dont plus de 20 ont été explorés. A l'ouest de « la voie, voici un établissement balnéaire considérable bien « conservé, laissant distinguer encore le foyer, les hypocaustes, « le bassin revêtu de stuc et à la base duquel s'est retrouvé « un tuyau de plomb, conducteur des eaux; voici la partie « antérieure d'une statue de Venus, en calcaire de l'endroit, « de 1/2 grandeur ; voici plus loin la base d'un monument « quadrilatère avec débris de colonnes, de sculptures, de « moulures, enveloppé d'une enceinte qui laisse comme un « couloir entre les deux constructions : c'était probable- « ment un temple. Il y a été trouvé un doigt de bronze de « grandeur naturelle, appartenant à la statue d'une divinité « ou d'un héros honoré dans le temple. On peut suivre plu- « sieurs voies transversales aboutissant à la voie principale ;

tion des trouvailles effectuées au Mont-Berny. Les objets recueillis dans les fouilles ont été portés en grande partie au Musée des antiquité nationales de Saint-Germain. D'autres ont été déposés dans des vitrines placées dans la salle des Gardes du palais de Compiègne. Un plan dressé par M. Laffolye et placé dans cette galerie donne l'ensemble des fouilles. M. de Longpérier a publié dans la *Revue archéologique* de 1864 une note sur le nom présumé de la villa du Mont-Berny et M. de Roucy a donné dans le t. II, du *Bull. de la Societé historique*, p. 273 et suiv. la liste des marques sigillaires qui y ont été rencontrées.

« l'une d'elles se dirigeant au Nord-Ouest est encaissée forte-
« ment et sur le tuf mis à jour on distingue de profondes em-
« preintes ou ornières de roues de char. Il ne serait pas
« impossible que cet emplacement fût une de nos cités incon-
« nues des *Suessions* que différents auteurs signalent comme
« étant au nombre de douze : il s'étend sur un périmètre
« considérable, puisqu'on en suit l'enceinte de divers côtés et
« sur une longueur de plus de trois kilomètres. »

Nous regrettons vivement que la nuit ne nous permette pas d'examiner et d'apprécier l'immense quantité d'objets recueillis dans ces fouilles.

En nous séparant de notre aimable visiteur nous le prions de nous consacrer plus tard une nouvelle journée et de vouloir bien répandre au milieu de nous les trésors accumulés de ses quarante années d'études. Nous ne le quittons qu'avec l'espoir de voir bientôt se réaliser cette promesse et en nous félicitant mutuellement du succès de notre première excursion sur des points si voisins de nous, mais dont, il faut l'avouer tout bas, nous ne connaissions pas toute la richesse scientifique.

II

Thourotte, Chevincourt et le Mont de Noyon.

— 24 MAI 1869 —

La Société historique de Compiègne a fait, le 24 mai 1869, sa deuxième excursion dans les environs de Compiègne. Près de vingt membres avaient répondu à l'appel de la commission organisatrice à laquelle, nous ne pouvons trop, au nom de tous nos confrères, exprimer les plus vifs remercîments pour les soins et la sollicitude avec lesquels elle avait pourvu au choix d'un itinéraire fort intéressant, et à une organisation matérielle des plus satisfaisantes.

Partie dans un break de la poste, l'expédition s'est dirigée d'abord vers Thourotte, où la visite de l'église a excité vivement l'attention de la société.

L'église de Thourotte est un monument de la fin de la période de transition, conservant encore divers caractères romans à l'abside. Des additions postérieures et pour la plupart du seizième siècle ont dénaturé en grande partie cet édifice, mais c'est l'intérieur qui mérite, par les objets d'art qu'il renferme, d'attirer la curiosité des antiquaires.

Sur l'autel du bas-côté droit se trouve un rétable en bois sculpté renfermant un nombre considérable de personnages et formant

diverses scènes reproduisant soit des épisodes de la Passion, soit des sujets mystiques. Ces figures, du commencement du seizième siècle, sont souvent remarquables par leur expression (1).

Dans la nef se trouvent plusieurs panneaux peints dont un porte la date de 1555, et qui étaient les volets de ce retable.

A ce sujet, qu'il nous soit permis de nous faire l'interprète des sentiments de tristesse éprouvés par nos confrères, en voyant l'état d'abandon et de délabrement dans lequel se trouvent le retable et les volets. Des lumières brûlant sous les peintures en écaillent la surface et les sculptures laissées sans protection sont exposées à des mutilations continuelles.

L'autel principal apporté dans l'église à une date que nous ne pouvons préciser et que quelques personnes croient venir de Saint-Corneille, est un beau morceau de sculpture du dix-septième siècle que venaient rehausser de petits sujets peints avec finesse, malheureusement fort endommagés, mais sur lesquels on remarque encore diverses scènes de l'histoire sainte et des annales bénédictines.

Un autel secondaire appartient aussi au même style décoratif. L'escalier de bois qui conduit à la tribune et dont une arête est couverte d'écussons et de symboles curieux, la chaire provenant de l'église des Minimes et diverses inscriptions funéraires, dont une représente un officier du règne de Louis XIV, le seigneur d'Assigny (2), le clocher soutenu par d'élégantes colonnettes, forment autant d'éléments intéressants qui devraient, croyons-nous, engager un de nos collègues à entreprendre une monographie de ce petit monument placé de plus dans une situation pittoresque entre le canal et la rivière.

(1) Voir dans le *Voyage pittoresque en Picardie*, de Taylor, un dessin de ce retable.

(2) La Société ayant confié à une Commission spéciale le soin de relever toutes les pierres tumulaires de l'arrondissement et d'en préparer la publication, nous ne mentionnerons que très-sommairement celles que nous rencontrons dans nos courses.

Avant de quitter Thourotte, la Société a vu avec intérêt, l'endroit où ont été trouvées, en 1864, des monnaies du onzième siècle, picardes pour la plupart et parmi lesquelles était une pièce que notre collègue, M. de Roucy, a attribué à Radbode II, évêque de Noyon (1).

Entre Thourotte et Machemont, la Société a pu voir le Vieux-Mont, où des fouilles de M. de Roucy ont amené la découverte de deux cimetières superposés.

A Machemont, une halte de quelques minutes nous a mis à même de visiter la nouvelle église et le presbytère construits depuis peu par un de nos collègues et de remarquer chez M. Gordière, une pierre provenant de l'ancienne église et portant la légende suivante : *Chest chapelle a esté fondé à la dévotion desdi fondateur de Machemont lan mil V^c^XXXXI* (2).

A Chevincourt, halte pour le déjeûner et visite au cimetière gallo-romain, qui a fourni de si beaux spécimens de verrerie, conservés aujourd'hui au musée archéologique du palais.

L'église de Chevincourt, malgré son peu d'apparence, est aussi l'objet d'une visite intéressante. L'architecture du chœur, du commencement de la Renaissance, offre à la voûte une série de nervures bizarrement entrecroisées, et sur un des piliers, un membre, en enlevant le badigeon, déchiffre la date de 1539. A la voûte se trouve un écusson aux armes de Thibaut de Baillencourt, abbé de Saint-Riquier. A l'époque de cette reconstruction, Chevincourt était un prieuré de cette abbaye. La chaire en bois sculpté est de 1681, et nous trouvons aussi dans l'église un pied de calice avec émaux du quatorzième siècle et des ornements brodés, chape et étole datés de 1609.

Le but principal de notre excursion, auquel nous arrivons

(1) *Rev. Numism. franç.* 2e Série, t. X, 1865.

(2) Notre collègue M l'abbé Gordière prépare une étude historique étendue sur Machemont et le prieuré de Saint Amand, et il nous en a déjà lu à plusieurs reprises des fragments aux séances de la Société.

enfin était le *mont de Noyon*, sur lequel M. Peigné-Delacourt a placé l'oppide de *Noviodunum Suessionum*, sujet de nombreuses discussions, qui occupent une large place dans les mémoires des Sociétés savantes de la province (1). Après une ascension assez longue, la Société s'est trouvée sur un plateau élevé, couvert en partie de blocs de pierre. Cette position a dû évidemment avoir une grande importance, au point de vue de la défense, mais en l'absence de documents précis et de fouilles, et sans avoir vu les autres points considérés comme pouvant être *Noviodunum*, il semble de prime-abord impossible de se prononcer.

De là, la Société, après avoir visité rapidement l'église de Marest, se rend à la *Pierre Lanfroi*, monolythe formant une table de près de deux mètres de côté, creusé en dessous et qui est encore l'objet, dans le pays, d'un culte superstitieux.

Après avoir passé devant l'ancienne motte seigneuriale de Coudun et avant de rentrer à Compiègne, la Société se rend à l'église Saint-Hilaire de Coudun, un des jolis monuments romans de notre arrondissement, dont M. Eugène Woillez a dessiné le portail et l'abside dans sa publication sur les églises romanes du Beauvaisis (2).

(1) Recherches sur la position de Noviodunum Suessionum et de divers autres lieux du Soissonnais, par M. Peigné-Delacourt. *Mem. de la Soc. des Antiq. de Picardie.* T. XIV, 1856.

Supplément aux recherches sur l'emplacement de Noviodunum, par M. Peigné-Delacourt. *Mém. de la Soc. des Antiq. de Picardie.* T. XVII, 1859.

Réponse à M. P.-Del. sur la position de Noviodunum Suessionum, par M. Clouet. *Soissons.* 1856, in-8°.

Essai sur l'emplacement de Noviodunum Suessionum et de Bratuspantium, par Ad. de Gratier. *Bulletin de la Soc. des Ant. de Picardie*, t. VII, 1861.

Essai de recherches sur Noviodunum Suessionum Bibrax et la frontière des Rèmes de Filain à Bichancourt, par H. Martin-Marville. *Bulletin de la Soc. des Antiq. de Picardie*, t. VII, 1862.

(2) *Monuments religieux de l'ancien Beauvaisis*, in-folio, 1839-49. M. Gion a envoyé cette année à l'exposition des Beaux-Arts plusieurs dessins de l'église de Coudun destinés à une publication que prépare la Commission des monuments historiques.

III

La forêt, Morienval et le Parc-aux-Loups.

— 28 JUIN 1869 —

L'excursion faite le 28 juin, par la Société historique, a eu pour but l'église abbatiale de Morienval. Le programme annonçait qu'on passerait par Saint-Nicolas-de-Courson et le Four-d'en-Haut, et que le retour aurait lieu par Cuise-la-Motte et le Parc-aux-Loups. Nous rappellerons rapidement les restes archéologiques de ces différents points.

Saint-Nicolas-de-Courson, aujourd'hui poste forestier, est une construction du treizième siècle, dont une des façades conserve encore des ouvertures ogivales, et une frise formée de feuilles entablées. Transformé en habitation, cet édifice a subi de nombreuses mutilations qui lui ont ôté presque tout son caractère.

Le prieuré de Saint-Nicolas, qui dépendait de l'abbaye de Marmoutiers depuis 1632, passe pour une des plus anciennes maisons religieuses du Valois.

Un peu au-dessus de Saint-Nicolas se trouve le hameau du *Four-d'en-Haut,* où on remarque encore quelques restes d'une habitation en pierres, comprenant un bâtiment flanqué de deux poivrières et les débris d'un escalier dont la porte est

surmontée d'un arc de décharge. Le *Four-d'en-Haut* doit son nom à une verrerie dont l'existence est mentionnée dans des titres du quatorzième siècle.

A droite sur la route de Villers-Cotterêts des fouilles opérées par M. de Roucy ont mis à découvert des bains presque complets qui, quoique peu étendus, viennent fournir un nouveau contingent aux recherches des archéologues qui ont eu déjà à s'occuper des bains du Mont-Berny et de Champlieu (1).

L'église de Morienval placée dans un vallon profond, ne se laisse apercevoir que lorsqu'on parvient au sommet des collines qui l'environnent. De cette hauteur, on domine entièrement l'édifice ; et ses tours romanes découpées de nombreuses fenêtres à colonnettes lui donnent un aspect d'une grande élégance (2). La Société fort gracieusement reçue par M. l'abbé Réau, curé de Morienval, a été guidée par lui dans la visite de l'église. En attendant le déjeûner, nous avons examiné l'intérieur en commençant par la partie la plus ancienne, c'est-à-dire le collatéral qui entoure l'abside. Cette partie de l'édifice formée de quatre chapelles peu profondes communiquant entre elles est excessivement curieuse. C'est un spécimen fort rare du onzième siècle. Elle présente surtout des chapiteaux dérivant de la forme cubique dont l'ornementation des plus intéressantes représente des oiseaux à larges ailes, des chevaux et des feuillages. Les percements de toute cette partie sont en plein-cintre; malheureusement dans les remaniements postérieurs, des fenêtres ont été bouchées. Nous y retrouvons ces lourdes colonnes et ces chapiteaux d'un art qui se sent encore de la barbarie dans les piliers qui séparent

(1) Voir le Mémoire de M. le général Morin, sur le chauffage des thermes romains. *Bulletin de la Soc. hist.*, t. II.

(2) Notice sur Morienval, par l'abbé Darras. *Bulletin de la Soc. archéol. de Soissons*, t. II (avec planches).

Morienval. *Compiègne*, in-8°. 5 avril 1855, signé P.-D. (Sur une tombe trouvée dans le monastère).

la nef du bas-côté gauche, (ceux de droite ont été refaits.) — Ces piliers se composent d'un massif central où sont engagées de grosses colonnes. L'abside a été refaite au treizième siècle comme l'indiquent ses fenêtres ogivales, elle est revêtue d'une boiserie dont il faut regretter la présence. Le carré du transept est formé par quatre arcs en plein-cintre. En travers de celui qui donne accès dans la nef se trouve la poutre de gloire traditionnelle, mais qui est d'une époque assez récente. La nef peut être attribuée à la fin du douzième siècle, mais elle ne présente pas grand intérêt en dehors des piliers déjà signalés. Les bas-côtés sont aussi de cette époque. La tour du portail est soutenue par quatre piliers massifs réunis par des arcs en plein-cintre, et c'est une voûte d'arête qui forme le plancher du premier étage. Toutes les voûtes de l'église ont été refaites au dix-septième siècle comme le constate la date de 1625 placée à la clef de voûte du carré du transept. Parmi les monuments que renferme l'église, il faut signaler la statue couchée de Florent de Hangest, seigneur de Viry, dont le costume indique clairement la fin du douzième siècle. Il reste aussi un certain nombre de pierres tombales des abbesses, dont la plus ancienne et la plus curieuse est celle d'Agnès de Viry, qui a été décrite par Mabillon. Cette dalle et plusieurs autres mériteraient d'être relevées le long des murs. Les stalles du seizième siècle sont aussi à signaler. — Après le déjeûner, la Société est montée dans les combles de l'église et l'intérieur des tours. L'une de celles-ci est placée à l'entrée servant de clocher et de portail ; elle a été dérassée au seizième siècle, sans doute, et couverte d'une toiture en ardoise, tandis que les deux autres qui se trouvent aux angles des transepts et de l'abside ont conservé leurs pyramides en pierre. A l'époque de la Ligue où l'église fut tranformée en forteresse, les baies inférieures des tours furent bouchées par un blocage grossier, et on ménagea dans les baies supérieures des meurtrières pour

servir à la défense. Cet aménagement enlève beaucoup de légèreté à ces constructions et il serait facile de le faire disparaître.

L'église de Morienval renferme trois cloches dont deux sont placées dans la tour du portail. Elles sont l'une du seizième siècle, l'autre de 1782. Une troisième est dans la tour du transsept du côté droit, mais on ne peut y arriver.

L'église de Morienval, classée comme monument historique, demanderait à être réparée, mais les faibles ressources de la commune ne permettent de lui consacrer qu'une somme insignifiante et nous serions heureux si l'attention de la commission des monuments historiques pouvait se porter sur ce monument, dont M. de Montalembert avait su comprendre l'intérêt lorsqu'il était à la tête du comité des travaux historiques (1).

L'abbaye se trouve près de l'église. Il reste encore des parties du seizième siècle, notamment un escalier dont la porte est surmontée d'un écusson presque effacé. Sur le mur extérieur on lit cette inscription :

On doit peu priser le soulas
Quant en Jésus on dit hélas !

On nous pardonnera de nous être peut-être trop étendu sur l'église de Morienval, mais l'intérêt considérable de ce monument nous servira d'excuse. Nous aurions pourtant donné plus de détails ou engagé quelqu'un de nos confrères à écrire une monographie de Morienval, si M. Peigné-Delacourt n'allait publier le cartulaire de Morienval et la description de l'église avec de nombreuses planches (2).

(1) Voir à l'excursion n° X l'indication des travaux exécutés depuis 1869 à l'église de Morienval.

(2) La publication de M. Peigné est encore inachevée. M. l'abbé Muller a publié dans le t. IV du *Bulletin du Comité archéol. de Noyon*, une Notice illustrée sur l'évangeliaire de Morienval, aujourd'hui à la bibliothèque du chapitre de Noyon.

Après avoir traversé Pierrefonds et visité les fouilles du Mont-Berny que la Société avait eu l'occasion d'examiner dans sa première tournée, ses membres se sont arrêtés à l'église de Cuise-la-Motte, église romane restaurée depuis peu (1) ; de là, nous nous sommes dirigés à pied vers le mont de Croc, en traversant les bois du Mont. A l'extrémité, se trouve une masse de roches d'un calcaire à nummulites, dont la disposition régulière a donné à plusieurs archéologues la pensée que ce pouvait être un point de réunion des anciens Gaulois. Une enceinte carrée, formée de blocs de pierres et des lignes de roches paraissant indiquer des allées, ont fourni à MM. Woillez et Graves le sujet de dissertations auxquelles nous renverrons les personnes désireuses d'étudier d'une manière complète le Parc-aux-Loups. Des objets de silex, de bronze et un autel grossier qui y ont été trouvés étaient autrefois en la possession de M. Le Féron d'Éterpigny. Aujourd'hui, des sapins ont été plantés dans le Parc-aux-Loups, et les membres qui y sont venus, il y a dix ans, ont trouvé son caractère bien altéré depuis cette époque. Il reste toutefois évident que le Parc-aux-Loups est un emplacement dont les côtés ont été formés de pierres disposées de main d'homme, et soit que ce point ait servi de lieu de réunion pour des assemblées celtiques ou de retranchement pour les Gaulois pendant l'invasion romaine, il n'en mérite pas moins d'attirer l'attention. L'heure avancée n'a pas permis de s'arrêter à la Pierre-Tourniche, et à six heures, la Société rentrait en ville.

(1) M. Rendu a donné une liste des Seigneurs de Cuise dans ses *Ephémérides compiégnoises*, à la date du 15 novembre.

IV

La vallée de l'Aisne, le Plessis-Brion, Tracy, Offémont et Rethondes.

— 5 AOUT 1869 —

Avant d'entrer en vacances, la Société a voulu faire une dernière excursion dans la vallée de l'Aisne.

Laissant de côté Choisy-au-Bac, ses églises et son antique palais, nous nous sommes dirigés en traversant une partie de la forêt de Laigue, sur le Plessis-Brion, où notre savant confrère, M. le comte Ernest de Bréda, a bien voulu nous faire les honneurs du château qu'il habite. Cette construction date des premières années du seizième siècle, et fut entreprise par Jean de Pommereul, seigneur du Plessis-Brion, grand maître de l'artillerie française au-delà des Monts, mort en 1524, avant l'entier achèvement de cet édifice. C'est un type des plus intéressants de la dernière époque des manoirs fortifiés, alors à la veille de céder la place aux habitations de plaisance. M. de Bréda a accompli avec succès la restauration d'une grande partie de l'intérieur du château du Plessis-Brion. Après avoir donné un coup d'œil à l'ancienne enceinte de La Motte-Brion et visité l'église de Montmacq, construite par notre collègue, M. Rendu, nous sommes arrivés à l'église de Saint-Léger-aux-Bois. Ce monument remonte à l'époque romane ; sa façade conserve un portail en plein cintre et une fenêtre du même caractère.

Malgré ses mutilations et les recontsructions successives des deux bas-côtés et du clocher en 1602 et 1789, l'église de Saint-Léger mérite d'être signalée comme un des monuments intéressants de nos environs. Elle est plafonnée en bois, et des blasons répétés plusieurs fois décorent les poutres de la nef et des bas-côtés. Près de l'église se trouvent divers restes de l'ancien prieuré de Saint-Léger, dépendant de l'abbaye d'Arrouaise, et notamment le massif d'une tour dont les assises supérieures ont été détruites récemment.

L'église de Bailly (1), sans importance et construite au dix-huitième siècle, ne nous arrête qu'un instant et nous arrivons à Tracy-le-Val, qui est véritablement notre but de notre excursion. L'église de Tracy-le-Val est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la décrire une fois de plus. C'est un des plus curieux monuments romains de la contrée. Elle a été depuis peu restaurée avec grand soin sous la surveillance de M. Rendu, et la façade et le clocher sont restés complétement intacts. Les bas-côtés qui avaient été ajoutés au seizième siècle ont été reconstruits dans le style primitif. Des colonnettes, bizarrement découpées en zigzag et des animaux fantastiques décorent le clocher, et son toit de pierre en cône tronqué attire l'attention. Tracy-le-Mont, que nous traversons, nous présente une église du quinzième siècle, où nous trouvons aux clefs de voûte les armes de la maison de Nesle-Offémont. Dans une ferme, les restes d'une construction gothique du quinzième siècle, que l'on considère comme une ancienne propriété des chevaliers de Saint Jean-de-Jérusalem, méritent d'être signalés et fourniraient le sujet d'une jolie eau-forte (2).

(1) Notice sur Bailly, dans les Recherches historiques sur le canton de Ribécourt de M. Mazière. 2e fascicule. *Noyon*, 1863, gr. in-8°.

(2) L'autel de Tracy avait été donné en 1146 aux Hospitaliers, par Simon, évêque de Noyon. Il dépendait de la Commanderie d'Eterpigny (*Mannier*, les Commanderies du Grand prieuré de France, p. 560).

Voir *Bulletin de la Soc. hist.*, t. II, p. 126, l'extrait d'un inventaire de l'église de Tracy-le-Mont, publié par M. Z. Rendu.

Malgré l'autorisation qui nous avait été accordée d'une manière toute gracieuse par M. le comte Aguado, nous ne nous sommes arrêtés que quelques instants au château d'Offémont qui, livré à une légion d'ouvriers, va subir une transformation complète sous l'impulsion éclairée de son nouveau propriétaire.

Les ruines du couvent de Sainte-Croix nous ont attirés et retenus longtemps à cause de leur importance, de l'élégance et de la richesse de leur construction. A côté d'une chapelle du quinzième siècle, flanquée encore d'une gracieuse tourelle, nous trouvons épars des restes de bâtiments claustraux, des cloîtres, presque entiers, des portes, des pans de murs, une belle grange et jusqu'à un pigeonnier, vrai modèle du genre. Toutes ces constructions remontent à la renaissance et conservent le cachet le plus élégant de l'art italien dans sa splendeur. Espérons que M. Aguado n'abandonnera pas non plus ces précieux débris et que nous verrons sauver de la destruction ces voûtes et ces arcades que l'on ne saurait trop regarder. Signalons aussi l'intérêt qu'il y aurait à relever, à l'aide de ces restes épars, un plan complet du monastère de Sainte-Croix.

L'église de Saint-Crépin est une belle construction du seizième siècle, remise à neuf au dix-huitième siècle, et qui est remarquable surtout par ses proportions relativement considérables. Une belle statue de vierge en marbre blanc, une boiserie sculptée du seizième siècle et un bénitier portant encore les armes de l'abbaye de Sainte-Croix sont à y mentionner, ainsi que la sépulture de Claude-Antoine Gobelin, comte d'Offémont et de Saint-Crépin, mort en 1739 (1).

A Rethondes, si l'église paroissiale n'offre guère d'intérêt, nous sommes amplement dédommagés par la visite de l'ancienne église romane de Saint-Pierre et des bâtiments qui l'envi-

(1) Fils de la Brinvilliers.

ronnent. Nous avons vu aussi avec plaisir, dans la propriété de M. Vimeux, une ancienne cheminée sculptée et chargée de fines peintures du commencement du dix-septième siècle, dernier reste d'un pavillon aujourd'hui détruit et dont nous ne saurions trop recommander la conservation (1).

Une visite à la *Pierre Tourniche* que nous n'avions pu voir la dernière fois a terminé notre promenade. C'est une masse calcaire assez considérable, mais qui ne diffère que par ses proportions de plusieurs autres qui l'environnent et forment le sol de cette partie du Mont-Saint-Mard. Elle n'a pas été apportée ou travaillée de main d'homme, mais seulement utilisée comme sépulture par les anciennes populations locales qui la jugèrent susceptible de cette appropriation (2).

(1) Une aquarelle de M. Cauchemé conservée aux archives de la Société reproduit les peintures de cette cheminée.

M. Calland a publié dans la *Revue archéol.* les détails de la découverte d'une station de l'âge de bronze à Bethondes (1869, p. 131).

(2) Voir sur la Pierre Tourniche la notice de M. Plessier. *Bulletin de la Soc.*, t. Ier.

V

Chevrières, Catenoy et Grandfresnoy.

— 21 JUIN 1870 —

La Société historique de Compiègne a fait mardi sa première excursion de l'année. Dans le courant de l'été de 1869, nous avions parcouru les environs les plus rapprochés de Compiègne ; cette fois, nous avons pris pour but de notre course un point souvent signalé à l'attention des archéologues et dont le nom se trouve rappelé dans toutes les discussions relatives à l'histoire gauloise et romaine du département, Catenoy.

La route qui conduit à Catenoy passe par Venette, Jaux, Chevrières, Saint-Martin-Longueau et Sacy-le-Grand. Nous avons eu l'occasion de visiter en passant l'église de Chevrières, monument intéressant, qui nous avait été signalé par MM. Méresse, Bourgeois et de Brécourt, comme renfermant les pierres tombales des Brouilly et des vitraux remarquables de 1545(1). Nous avons eu le plaisir de voir la restauration de cette église achevée depuis peu par des souscriptions privées, grâce aussi

(1) L'un d'eux représentant S. Georges porte au bas : « *Maistre Nicole Bottée, prebtre, chanoine de Notre-Dame de Laon, natif de la Fère sur Oize, m'a donné en l'an MV^cXLV*. L'autre, reproduisant des épisodes de la vie de S. Vaast a été donné à la même date par *Dame Fornier et Nicole Heiquerel*.

au concours de l'Etat et de la commune et sur la très-louable initiative de M. le curé de Chevrières et de M. Boursier.

L'église de Sacy-le-Grand est un édifice appartenant à diverses époques et dont plusieurs parties sont assez intéressantes; trois piliers de la nef du côté Nord sont à signaler comme un curieux travail de l'époque romane, une autre partie de l'église est gothique; le chœur et un des transepts appartiennent au seizième siècle et on y lit les dates de 1533 et de 1554. Le clocher est aujourd'hui démoli et les cloches sont descendues dans l'église en attendant sa reconstruction.

La grande chaleur ne nous a pas empêchés de faire, sous la conduite de M. le curé de Sacy-le Grand, l'ascension du mont de Catenoy, but principal de notre excursion comme nous le disions plus haut. — Le camp retranché de Catenoy qui occupe près de 400 mètres de superficie est défendu du côté de Catenoy et de Clermont par un fossé et un rempart en cailloutis de plusieurs mètres d'élévation; les autres côtés forment l'extrémité du plateau et se trouvent pourvus d'une défense naturelle par des escarpements et des talus qui en empêchent l'accès : position analogue à celle de l'enceinte fortifiée située sur le Mont Gannelon du côté de Coudun. — Depuis 1823, des fouilles y ont été faites à diverses reprises et ont amené d'abord la découverte d'un tumulus ayant servi de sépulture et celle d'un collier en or et d'objets en bronze et en silex.

Cambry et depuis MM. Graves, Ledicte-Duflos et Woillez ont étudié le camp de Catenoy et nous ont fourni de précieuses indications sur cet emplacement (1).

(1) Le travail de M. Ledicte-Duflos intitulé : Notice sur le Mont de Catenoy dit le camp de César a paru à Beauvais en 1851. Il est extrait du t. I, de *Mémoires de la Société académique de l'Oise.*

Depuis notre course à Catenoy, M. Ponthieux y a fait de nombreuses découvertes et en a publié le résultat dans un volume accompagné de quarante planches lithographiées publié sous ce titre : Archéologie préhistorique. Le camp de Catenoy. Station de l'homme à l époque de la pierre polie. *Beauvais*, 1873. Gr. in-8°. M. Ponthieux a en outre fait exécuter des moulages des

Au retour, nous avons visité l'église de Grandfresnoy, monument reconstruit en grande partie dans les premières années du dix-septième siècle et resté inachevé. La tour et le portail mériteraient d'être dessinés et cet édifice fournirait le sujet d'une intéressante monographie d'un monument de la renaissance que nous ne pouvons guère comparer quoique sur des proportions moins grandes qu'à l'église de Pont-Sainte-Maxence. Dans le cimetière nous avons eu l'occasion de remarquer une croix en pierre du quinzième siècle, supportée sur un gros massif rond entouré de colonnettes et surmonté de quatre frontons gothiques séparés par des figurines et des têtes d'animaux (1).

De Grandfresnoy à Compiègne, nous n'avons eu à signaler que le village d'Arsy et le prieuré de Bouqui dont les restes se voient sur la droite de la route près de Varanval.

objets les plus importants recueillis par lui à Catenoy et en a offert la série au musée Vivenel.

(1) M. Paisant a lu, à la séance du 18 décembre 1873, une notice sur l'église et la commune de Grandfresnoy.

VI

Saint-Sauveur, Verberie, Saintines et Béthisy

— 12 JUILLET 1870 —

Saint-Sauveur, Saint-Vaast-de-Longmont, Verberie, Saintines et Béthisy-Saint-Pierre, telles sont les différentes localités que nous avons visitées dans notre dernière excursion, et dont je vais chercher à vous rappeler en quelques mots les monuments et les souvenirs historiques.

Saint-Sauveur ne se fait remarquer que par son église, église dont une partie ancienne est sans caractère, mais dont un bas-côté, reconstruit à la suite de la victoire remportée sur les Anglais au champ Dolent vers 1370, offre quelque intérêt. C'est le vœu fait par le commandant français avant le combat qui a fait changer en celui de *Saint-Sauveur*, le nom de Géromenil que portait alors cette paroisse (1). L'église de Saint-Sauveur est en bon état de conservation et nous y avons remarqué quelques vitraux réunis dans une fenêtre du chœur qui mériteraient de recevoir une restauration intelligente. Deux de ces panneaux représentent Adam et Ève. — Ils portent pour la plupart la date de 1543.

(1) Carlier. *Hist du Valois*, t. II, p. 329.

Il ne faut que quelques minutes pour aller de Saint-Sauveur à Verberie. Mais avant de visiter Verberie, nous avons hâte de monter à Saint-Vaast-de-Longmont dont le clocher roman attire nos regards. — Le culte de Saint-Vaast est fort ancien dans le Valois, le Beauvaisis et en général dans tous les pays qui ont fait originairement partie du royaume des Francs. — Saint-Vaast avait aidé Saint-Remi dans la conversion de Clovis ; dès sa mort de nombreux honneurs lui furent rendus et plus tard des églises furent élevées sous son vocable ; de ce nombre sont Saint-Vaast-d'Arras, Saint-Vaast-les-Mello, Saint-Vaast-de-la-Ferté-Milon, Saint-Vaast-de-Longmont, etc. — Dans d'autres églises en voit souvent des autels consacrés à Saint-Vaast et dans notre dernière course nous avions eu l'occasion de voir la légende de ce saint reproduite sur les vitraux du chœur de Chevrières.

Certaines parties de l'église de Saint-Vaast ont été considérées comme remontant au dizième siècle, mais le portail, le clocher et la petite abside à gauche du chœur appartiennent au douzième siècle. — Le portail de style roman très-pur est remarquable par ses quatre rangs de voussures ornées de cordons en zigzag et de têtes de cloux. Le clocher carré présente sur chaque face deux fenêtres à colonnettes qui ont été malheureusement bouchées au dix-septième siecle, où nous trouvons la trace de travaux de restauration assez importants. Un marché passé en 1637 entre le curé et Marion du Chateau, maître maçon, charge ce dernier d'entreprendre la restauration du pan qui regarde le presbytère moyennant une somme de 110 livres. — Mais nous croyons que ce premier contrat pour la réalisation duquel du Chateau ne demandait qu'un an n'a pas été exécuté, car nous voyons une inscription gravée dans l'intérieur du clocher du côté de la nef qui porte que « ce pan fut refaict en l'an 1669 par arrest du 19 juin 1668. »

L'église de Saint-Vaast est aujourd'hui dans un assez triste état d'abandon et nous ne pouvons qu'en signaler tout l'intérêt à la commission des monuments historiques. — Le clocher trop chargé par les blocages qui bouchent les fenêtres menace de s'affaisser sur le chœur.

Dans une ferme qui touche à l'église se trouvent des souterrains d'une certaine étendue qui paraissent arriver jusque sous ce monument.

En rentrant à Verberie nous passons devant la chapelle de Notre-Dame-au-Mont. — Bien qu'ayant cessé longtemps avant la Révolution de servir au culte, cet édifice, qui sert d'étable pour les moutons et de grenier à fourrage, est très-bien conservé. L'église est élégamment voûtée en bois et malgré le plancher qui la divise en deux étages, on peut encore juger de toute l'élégance de ce monument du quinzième siecle. Une plaque de marbre rappelle les fondations de Jehan Varlet, prêtre qui a doté plusieurs églises de ce pays. — L'église de Verberie n'est guère remarquable que par ses dimensions assez vastes. C'est un monument de plusieurs époques, mais dont le caractère général et l'ensemble indiquent le quatorzième siècle. Elle possède deux cloches du dix-septième et du dix-huitième siècle. — On voit aussi à Verberie, vis-à-vis l'hôtel de la Fontaine, l'ancienne chapelle et les bâtiments occupés par les Trinitaires qui eurent à Verberie un de leurs premiers établissements (1).

De Verberie nous gagnons rapidement Saintines dont l'église mérite de nous arrêter quelque temps. — Saintines est célèbre par un pélérinage qui a lieu tous les ans le 24 juin, et amène à la fontaine de Saint-Jean-Baptiste des pelerins dont le nombre a été porté jusqu'à 25,000. — Une relique de Saint-Jean a été donnée à l'église par un seigneur du pays à son retour de

(1) V. Examen des eaux minérales de Verberie, 1758, in-12.

Terre-Sainte et depuis le quatorzième siècle une confrérie a été établie à Saintines sous le patronage de Saint-Jean et confirmée par Clément VI et Clément VII en 1340 et 1531 (1).

Ce qui nous a surtout frappés dans l'église de Saintines, dont M. le curé a bien voulu nous faire les honneurs avec une grande amabilité, ce sont d'abord une statuette en argent, en partie dorée, qui représente Saint Jean-Baptiste et renferme la relique du saint. C'est une pièce d'orfèvrerie que nous croyons pouvoir attribuer au quatorzième siècle et qui est digne de lutter avec les beaux objets de cette époque conservés dans les trésors des églises de Belgique et d'Allemagne. Un retable en bois sculpté du commencement du quinzième siècle présentant une série de groupes qui offrent une grande analogie avec ceux qui composent le beau retable de Thourotte que nous avons eu l'occasion de voir l'an dernier (2). Les deux panneaux peints qui recouvraient le retable ont été détachés et forment aujourd'hui les portes de l'armoire qui renferme la statue d'argent de Saint-Jean. Enfin deux autres statues de Saint-Jean tenant l'agneau pascal au centre d'un nimbe méritent d'être signalées.

Le château de Saintines et le donjon qui l'accompagne ont été reconstruits au seizième siècle et il ne reste que quelques fragments très-peu importants de la première construction remontant au treizième ou au quatorzième (3). Le donjon bâti en 1513 est remarquable par son état de conservation.

Au milieu du seizième siècle, la propriété du domaine de Saintines qui avait appartenu aux maisons de Cuignières et de Vaux passa à Jean Ier de Vieux-Pont. Son fils Jean II fut un des plus fidèles serviteurs d'Henri IV dont on cite encore

(1) Pélerinage de Saint-Jean-Saintines. *Compiègne*, 1861, in-12.
(2) Voir l'excursion n° II.
(3) Voir dans le *Magasin pittoresque* de 1855, p. 23, une vue du donjon de Saintines.

à son égard le mot : « Je suis ferme sur ce vieux pont. »

Le donjon de Saintines a été trop souvent et trop complétement décrit pour que nous nous y arrêtions davantage. Signalons toutefois dans le parc, deux prie-Dieu avec écussons aux armes des *Vieux-Pont*, qui ont du faire partie d'un tombeau de famille dans la chapelle aujourd'hui détruite du château de Saintines.

Béthisy-Saint-Pierre, notre dernière étape, mériterait aussi une assez longue description, mais j'ai peur de trop m'étendre et je vous rappellerai seulement l'élégance des voûtes de l'église, les boiseries gothiques du chœur, la masse imposante du clocher et la longue inscription de 1526 gravée sur un cordon autour du clocher et de l'église.

Quelques instants pour visiter la chapelle toute moderne des bénédictins prêcheurs et nous remonterons en voiture ne nous arrêtant plus que pour voir sous le porche de l'église de LaCroix-Saint-Ouen une belle inscription du seizième siècle, surmontée d'une scène gravée et qu'il est regrettable de voir abandonner aux injures du temps et aux coups des enfants.

VII

Saint-Martin-aux-Bois

— 11 JUILLET 1872 —

La Société a repris la semaine dernière le cours des excursions que dans les étés de 1869 et 1870, elle avait entreprises afin de connaître les monuments de nos environs. Cette fois, elle a choisi comme but une des églises les plus importantes du département de l'Oise, celle de Saint-Martin-aux-Bois, située dans le canton de Maignelay, à plus de six lieues de Compiègne; aussi l'examen de cet édifice a-t-il presque exclusivement rempli notre journée, et avons-nous pu seulement visiter sur notre route quelques monuments, que je vous signalerai à la hâte, comme nous les avons visités du reste, mais auxquels nous reviendrons dans d'autres courses.

L'église de Baugy a été notre première halte, et, si ce monument n'offre par lui-même qu'un intérêt secondaire, nous y avons rencontré de remarquables verrières du seizième siècle qui occupent les trois fenêtres du chœur. Celle du centre au-dessus de l'autel est incomplète et a subi des remaniements. Elle représente la *crucifixion*. Aux pieds du Christ est la ville de Jérusalem; un panneau rapporté dans le haut de cette verrière nous montre un écu armorié de forme flamande soutenu

par deux sauvages ; dans le coin, nous avons cru distinguer la date de 1510. A gauche, se trouve un beau vitrail de la *prédestination de la Vierge* offrant une grande analogie comme composition, disposition des figures et exécution avec celui qui se trouve dans l'église de Saint-Samson de Clermont et a été gravé par le commandant Moulin. A droite, une verrière de date plus ancienne, croyons-nous, nous montre l'*arbre de Jessé* et peut supporter facilement la comparaison avec le panneau du même sujet qui décore la chapelle de la Vierge de l'église Sainte-Antoine de Compiègne. Malheureusement plusieurs parties manquent et ont été remplacées par des morceaux empruntés à d'autres panneaux. (Ce vitrail n'est pas signalé par l'abbé Corblet dans sa *Monographie de l'arbre de Jessé*). Signalons encore dans le haut d'une croisée vitrée de blanc, un médaillon exécuté en grisaille, représentant la *Cène* et qui paraît appartenir aux dernières années du seizième siècle.

De Baugy, nous arrivons rapidement à l'ancien domaine de Monchy, résidence des d'Humières pour lesquels Louis XIV l'érigea en duché-pairie. Acheté depuis peu par le comte Huyttens de Terbecque, ce beau château construit au dix-septième siècle dans des proportions monumentales et dont d'anciens plans permettent encore de juger de l'aspect grandiose, est habilement restauré par son nouveau propriétaire. Signalons le tombeau du maréchal d'Humières et l'épitaphe de Malbec, dont M. Rendu vous entretenait dernièrement et après avoir visité la chambre dite de Louis XIV dont le plafond est orné de fines peintures, nous traverserons l'église, en jetant d'abord les yeux sur une maison de bois du seizième siècle qui porte sur sa façade les armes d'Humières et dans l'église nous remarquerons une belle clôture gothique en bois sculpté et une chapelle ayant dû servir de sépulcre avec de riches dentelles de pierre dans le goût de la renaissance et qui offrent quelque

analogie avec celles de la chapelle de Bon-Secours de la cathédrale de Noyon.

Gournay (1), célèbre au temps des diligences, a aujourd'hui perdu toute sa splendeur en n'étant plus une étape de la route de Flandres, mais nous y trouvons pourtant à déjeuner, et une église reconstruite, après avoir été ravagée par les Espagnols en 1636 et dans laquelle nous ne voyons presque aucun reste de l'ancienne construction.

Wacquemoulin nous offre son porche roman et quelques pierres tombales curieuses du seizième siècle. Telles sont les deux étapes, qui nous amènent à Saint-Martin, dont la masse imposante et la flèche se détachent à l'horizon depuis quelque temps.

Ici je cède la place à l'abbé Barraud et j'emprunte à la savante description qu'il a publiée (2), les traits les plus caractéristiques de ce beau monument qui, par la hardiesse de sa construction, semble mériter de rivaliser avec la cathédrale de Beauvais à laquelle sa destruction partielle a été un motif de plus de la faire comparer et si j'ai un regret, c'est de ne pouvoir en même temps placer sous vos yeux les belles planches qui dans le *Voyage pittoresque* de Taylor et Nodier reproduisent les détails principaux de l'église.

Elevée au treizième siècle, par les religieux de Saint-Augustin, l'église de Saint-Martin est exécutée sur une très-grande échelle, mais son plan est de la plus grande simplicité. Point de transepts, point de bas-côtés autour du chœur, point d'autres chapelles que celles qui terminent les collatéraux

(1) Il y a dans les mss. de Bosquillon de Fontenay, à la Bibliothèque de Clermont-Oise, une liste des Seigneurs de Gournay-sur-Aronde.

(2) Notice sur l'église de Saint-Martin-aux-Bois, par M. l'abbé Barraud. *Beauvais*, 1853. Gr. in-8. Extr. des Mémoires de la Soc. Acad. de l'Oise, t. I, avec pl. de détails des stalles.

Notice sur l'église de Saint-Martin-aux-Bois. Au profit de l'église. 1866. Montdidier, in-8. Signé : *S. B. Martinval*, extr. en grande partie du travail précédent.

de la nef. Rien de hardi comme les sept grandes fenêtres de l'abside qui ont leur base à quelques pieds seulement au-dessus du sol et qui ne se terminent que sous l'intrados des voûtes. Des colonnettes minces et délicates divisent les fenêtres en trois compartiments et s'élèvent hautes de soixante-cinq pieds pour recevoir la retombée de petites ogives que surmontent des trèfles dont les lobes se contournent de la manière la plus gracieuse. Les verrières sont couvertes de fleurs et de réseaux d'une teinte noire jetés avec profusion sur un fonds uniforme d'un gris verdâtre. L'abbé Barraud les compare avec raison à d'immenses courtines de damas déroulées devant les fenêtres pour affaiblir l'éclat de la lumière. On y remarque un petit médaillon représentant un personnage agenouillé et portant la légende « *Messires Jehan de Rouvillers.* » Le portail et une partie de la nef ont été détruits au milieu du quinzième siècle (1445) par les Anglais et on s'est borné à refermer l'ouverture béante par un mur élevé sans aucune baie.

Malheureusement l'église de Saint-Martin a été longtemps abandonnée ; livrée sans défense aux atteintes du temps, elle était à la veille de s'effondrer lorsque, grâce aux efforts des habitants, de M. l'abbé Carpentier, curé, et de M. Cabaret, maire, des fonds ont été votés par la commune, des souscriptions se sont ouvertes (et le concours de l'Etat venant se prêter à cet édifice classé au nombre des monuments historiques), près de 50,000 francs ont pu être habilement employés sous la direction de M. Verdier et la surveillance de M. Rendu, et maintenant la consolidation de cette belle église est assurée. Mais, il y a encore bien à faire dans ce grand vaisseau et surtout il y a à conserver, à restaurer les belles stalles sculptées de la fin du quinzième siècle dont je ne vous ai pas encore parlé et qui doublent l'importance de l'église de Saint-Martin. Là, tout est encore à faire, et nous ne saurions trop former de vœux pour que l'œuvre commencée sous le ministère de

M. Maurice Richard soit continuée et ne reste pas incomplète.

Les stalles des chanoines ont été exécutées dans les dernières années du quinzième siècle, elles se composent de siéges, de dossiers et de couronnements sculptés avec soin et offrant des sujets d'une grande bizarrerie, soit dans les accotoirs qui les séparent, soit dans les miséricordes. Les dessins de quelques-uns de ces groupes publiés par M. Barraud et par le baron Taylor (1), vous mettront à même d'en juger et vous feront voir qu'elles n'ont rien à envier sous le rapport de l'originalité aux stalles de Rouen et d'Amiens qu'ont si bien fait connaître les beaux travaux de Langlois et des abbés Duval et Jourdain. Cependant, elles n'offrent pas dans les couronnements la richesse de celles des églises que nous venons de nommer. Plus récentes par leur date, elles présentent aussi moins de ces représentations monstrueuses que l'on rencontre si fréquemment dans les monuments religieux du Moyen âge. Au lieu de ces produits d'une zoologie fantastique, nous trouvons les représentations d'animaux nouveaux que les voyages récents des navigateurs portugais et italiens commençaient alors à faire mieux connaître parmi nous. Les stalles de Saint-Martin ne sont pas datées, mais elles portent des écussons dont l'un nous permet de fixer approximativement leur date, c'est celui de Gui de Baudreuil, premier abbé commendataire qui gouverna l'abbaye de 1492 à 1531 et qui, ainsi que nous le rapportent les auteurs du *Gallia Christiana* et après eux M. Graves, fit réparer le monastère et l'église de Saint-Martin. A côté de ses armes sont sculptées celles de l'abbaye (2). Les stalles de Rouen sont de 1459 à 1470, celles de Saint-Martin peuvent avoir un quart de siècle de plus. Nous ne voyons aucune difficulté à les dater des dernières années du règne de

(1) *Voyage pittoresque en Picardie.*

(2) D'argent à la fasce d'azur chargée de trois fleurs de lys d'or et accompagnée de six hermines posées en fasce, trois en chef et trois en pointe.

Louis XII et nous les attribuerions aussi volontiers à des artistes flamands, auteurs pour la plus grande partie des stalles de Rouen. Le mélange du gothique dégénéré et des premiers temps de la renaissance, qui s'allie dans les stalles et dans la sacristie dont il nous reste à parler, s'explique par la longue durée du gouvernement de Gui de Baudreuil.

Cette sacristie, vaste salle, dont les voûtes sont couvertes de nervures que décorent les deux écussons que nous venons d'indiquer, conserve encore l'escalier qui conduit à la trésorerie située à l'étage supérieur.

Elle touche à l'église et la porte, qui y conduit, est, du côté de l'église, ornée de sculptures remarquables représentant des personnages et des ornements dans lesquels se retrouvent encore les armoiries de l'abbaye et celles de Baudreuil, tantôt séparées, tantôt réunies et écartelées.

Quand nous aurons mentionné un Saint-Martin en marbre de l'époque de la décadence, une jolie porte de tabernacle en cuivre repoussé et une chaire du dix-septième siècle, peinte avec des médaillons et des fleurs, nous aurons achevé de décrire le mobilier de l'église de Saint-Martin.

En terminant cette trop rapide description de l'église, nous n'aurons pourtant pas complètement achevé notre visite, car il nous restera à parler de deux fermes qui entourent l'église et dont la construction est ancienne. L'une, la plus importante au point de vue archéologique est appelée dans d'anciens plans la ferme des Moines, l'autre est dite de Saint-Antoine et appartient actuellement à M. Maurice Richard.

La ferme des Moines est un ensemble de constructions importantes de différentes époques qui peuvent s'étendre du treizième au seizième siècle. La porte en est défendue par des machicoulis, au milieu est un puits large et profond, et la principale construction est une belle grange à plusieurs étages que mentionne M. Viollet-le-Duc, dans son *Dictionnaire*

d'architecture. Nous remarquerons le rez-de-chaussée voûté, divisé en plusieurs pièces destinées à recevoir des troupeaux, et au-dessus un vaste grenier qui sert de magasin aux fourrages. En temps de guerre, dit M. Viollet-le-Duc, les paysans se renfermaient dans l'enceinte et s'y défendaient de leur mieux ; c'est ce qui est arrivé à plusieurs reprises à Saint-Martin où les religieux qui avaient dû à leurs goûts militaires de voir brûler par les Anglais en 1445 les bâtiments claustraux, le clocher et le portail, se rangèrent plus tard parmi les partisans du duc de Bourgogne et virent de nouveau leur abbaye dévastée, après la prise d'Arras par Louis XI.

L'heure avancée ne nous a pas permis de nous arrêter en revenant, sauf pendant quelques instants à la belle fabrique de M. Bourdon à Remy, mais nous avons tous remporté de notre visite à Saint-Martin un excellent souvenir et si nous nous sommes étendus si longuement sur la description de ce monument important, c'est dans l'espoir que la Société répondant à nos vœux voudra bien unir ses efforts à ceux des habitants de Saint-Martin dans le but d'assurer la conservation et la restauration d'un des plus beaux édifices gothiques de notre département.

VIII

Pont-Sainte-Maxence, Pontpoint, Rhuis et Roberval.

— 1er AOUT 1872 —

Etendant le cercle de ses courses, la Société est allée visiter la vallée de l'Oise entre Pont-Sainte-Maxence et Verberie et elle a ainsi continué en quelque sorte la tournée qu'elle avait faite il y a deux ans dans les environs de Verberie, à Saintines, Saint-Sauveur et Béthisy. Désireuse de resserrer à cette occasion les liens qui l'unissaient déjà au Comité archéologique de Senlis, elle avait prié les membres de cette association de vouloir bien se joindre à elle, et quelques-uns d'entre eux, MM. Caudel, Vatin, Gérin et Vattier avaient bien voulu accepter cette proposition. Afin d'abréger la durée du trajet, nous nous sommes rendus à Pont en chemin de fer (1) ; montant dans les voitures qui nous attendaient à la gare, nous nous sommes dirigés immédiatement vers l'église de Pont, construction de différents styles, mais appartenant pour la plus grande partie aux quinzième et dix-septième siècles. Le portail et le clocher, tous deux de la renaissance, méritent d'être signalés avec intérêt. Dans l'intérieur de l'église nous avons

(1) Histoire chronologique de la Ville de Pont-Sainte-Maxence sur l'Oise (par D. LAMY, bénédictin), *Paris*, *Butard*, 1764, in-32.

rencontré plusieurs pierres tombales curieuses et notamment celle d'un petit enfant. Mais, nous devons regretter la démolition récente du sépulcre qui, bien qu'élevé dans les premières années du dix-septième siècle, présentait cependant un certain intérêt. Après avoir jeté un coup-d'œil sur les restes de la maison dite du Duc de Bourgogne, nous sommes arrivés au Moncel. Nous ne saurions trop insister sur l'importance de cette ancienne abbaye, dont M[me] Lessieux et son fils M. Alfred Lessieux ont bien voulu nous faire les honneurs avec une amabilité dont nous sommes heureux de pouvoir les remercier ici. Le Moncel mérite une monographie complète, et en attendant qu'elle soit faite par un de nos collègues de Senlis ou de Compiègne, nous en donnerons une idée exacte, en reproduisant quelques lignes dues à la plume de M. Henri Bordier, le savant auteur de l'*Histoire de France par les monuments* (1). Les bâtiments de l'abbaye forment encore aujourd'hui les trois côtés d'un vaste carré ayant eu pour quatrième côté l'église du monastère. Il fallait que l'édifice fut important pour contenir une communauté de plus de cent religieuses, et malgré la destruction de l'église que l'on rasa dans les premières années de la Révolution, malgré les restaurations malheureuses faites au dix-septième et au dix-huitième siècles par les religieuses elles-mêmes, il règne encore dans toute cette vieille architecture un air frappant de magnificence et de grandeur. On vient visiter par curiosité son réfectoire orné d'une magnifique tribune en pierre découpée, ses celliers de soixante mètres de long soutenus par une forêt de piliers, ses greniers dont la charpente admirable par la qualité des matériaux et par la correction du travail est encore intacte et comme fraîche, celles de ses façades qui donnent sur les jardins du côté de l'Oise et dont les fenêtres gracieuses, les riches moulures, les puissants

(1) Philippe de Remi, sire de Beaumanoir. *Paris, Techener*, 1873, gr. in-8°. *(Extr. des Mém. de la Soc acad. de l'Oise).*

contreforts inspirent pour l'architecture du quatorzième siècle, un peu de cette admiration que les archéologues accordent plutôt à d'autres époques. A gauche, avant d'entrer dans le clos de l'abbaye, se trouve la ferme ou cour basse du Moncel qui fut l'habitation de Philippe de Beaumanoir (1) et au bout du parc subsistent deux tours massives et un corps de logis, seuls restes de l'ancien château royal de Fescamps que Louis XIV abandonna aux religieuses.

Le Moncel, s'il est de beaucoup le plus important, n'est pas le seul endroit archéologique de la commune de Pontpoint. Nous avons encore à mentionner l'église de Saint-Gervais, les restes de celles de Saint-Pierre et de Saint-Paterne, le château de Sonneville et le fief de Saint-Symphorien. Aussi dirons-nous quelques mots seulement de chacun de ces monuments.

L'église de Saint-Gervais, seule église actuelle de Pontpoint, est un bel édifice du douzième siècle. Élevée d'un seul jet, elle se fait remarquer surtout par ses piliers énormes, ses fenêtres cintrées et son grand clocher de pierres, que M. Eug. Woillez a reproduit dans son *Archéologie religieuse du Beauvaisis* ; ses pierres tombales du quatorzième siècle et ses fonts baptismaux méritent une mention toute spéciale.

Saint-Paterne est aujourd'hui complétement détruit et Saint-Pierre enclavé dans une propriété particulière est tombé en partie sous le marteau des démolisseurs. Sa nef a été détruite et il ne reste qu'un chœur roman, dont les arceaux percés à jour et les lignes harmonieuses produisent un coup-d'œil auquel il ne manque pour être admirable que de n'être pas une mutilation volontaire. Sonneville a perdu presque tout son caractère archéologique et on y reconnaît pourtant encore quelques traces de l'époque romane.

Quant au dernier édifice dont il nous reste à parler, il

(1) M. Bordier en a donné une vue dans l'ouvrage que nous venons de citer.

excite, dit encore M. Bordier, la sagacité des antiquaires. C'est un bâtiment formé de deux vastes corps de logis placés en équerre. Chaque façade composée d'un rez-de-chaussée et de deux étages élevés, est percée de fenêtres ogivales et chaque fenêtre est séparée de ses voisines par un puissant contrefort qui s'élève du sol à la toiture. Il présente les purs caractères du treizième siècle. La tradition du pays veut qu'il ait été la chancellerie de Philippe-le-Bel et ait appartenu antérieurement aux Templiers. Au bout du clos se trouve une petite chapelle rebâtie en 1660 sous le nom de Notre-Dame-de-Paix, par Philippe Poullet, sieur de Saint-Symphorien et maréchal-de-camp, alors propriétaire de ce domaine.

De Pontpoint nous arrivons rapidement à l'église de Rhuis, monument roman que l'on a cherché à tort, croyons-nous, à reporter au dizième siècle, mais dont le clocher en pierre à trois étages percés de fenêtres en plein-cintre, mérite d'être signalé tout spécialement, ainsi qu'un retable sculpté du commencement du seizième siècle, malheureusement fort altéré.

Près de Rhuis se trouvaient autrefois six pierres druidiques, dont cinq ont disparu depuis un siècle, la sixième est un monolythe élevé hors de terre de plus de deux mètres et couvert de stries irrégulières (1).

Dans une situation très-pittoresque, vient nous apparaître ensuite le château de Roberval, où, malgré l'invitation que M. le baron de Roberval nous avait gracieusement adressée, nous avons eu le regret de ne pouvoir nous arrêter. Cette vaste et imposante construction du dix-huitième siècle est située au milieu d'une propriété dans laquelle se trouvent plusieurs de ces temples factices qui font l'ornement de toutes les villas italiennes et à quelques centaines de mètres derrière cette habitation s'élève l'église de Roberval, dont la nef romane

(1) Rhuis, souvenir du temps passé, par M. Edm. CAILLIETTE DE L'HERVILLIERS. (Dans *Compiègne, sa forêt et ses alentours).*

vient s'unir sans disparate à un chœur et des transepts du seizième siècle remarquables par l'élégance de leurs voûtes et la richesse de leurs curieux vitraux.

Après une courte halte à Verberie, dont nous avons déjà visité les monuments à une précédente excursion, nous reprenions le chemin de fer emportant le souvenir d'une charmante journée et l'espoir de nouer pour l'avenir des liens durables de confraternité avec nos voisins les archéologues de Senlis, heureux pour notre part de mettre en pratique ces principes de l'union et du concours réciproque si utiles surtout dans les études historiques.

IX

Choisy-au-Bac, Berneuil, Attichy et Tracy-le-Val.

— 29 AOUT 1872 —

Partis de Compiègne, nous nous dirigeons sur Choisy-au-Bac, où nous nous arrêtons un instant pour examiner l'église paroissiale. Le clocher et la nef sont du douzième siècle, le portail est demi-circulaire, le chœur et une chapelle sont du treizième.

Une croix de pierre placée à l'entrée du cimetière, attire principalement notre attention ; elle a un piédestal dont chaque face est décorée d'une arcade ogivale, surmontée d'un fronton triangulaire (1).

Suivant la vallée, nous arrivons à Rethondes, dont l'église n'offre que peu d'intérêt, mais nous sommes heureusement dédommagés par la visite de l'ancienne église romane de Saint-Pierre, aujourd'hui convertie en grange ; nous revoyons aussi la cheminée de la renaissance qui appartient au pavillon de M. Vimeux, et nous reprenons notre itinéraire pour arriver à Berneuil-sur-Aisne.

L'église de Berneuil est de plusieurs époques et différents

(1) Notice historique et archéologique sur le palais, l'abbaye et les deux églises de Choisy au Bac, par M. Z. RENDU. *Compiègne*, 1856, in-4° av. pl.

détails de sa construction sont intéressants. L'intérieur de la nef est remarquable par son antiquité. Les sculptures barbares, les arcades simples à plein-cintre sur des piliers carrés, dénotent l'époque romane primitive. Le bas-côté sud est de 1235. Nous remarquons un autel en pierre sculptée, dont le retable représente l'ensevelissement du Christ et provient de l'église de Sainte-Claire. L'église renferme une série de portraits des fondatrices de l'ordre des Clarisses, les mères Frémiot, des Ursins, de Bréchart et de Monthouz.

En sortant de l'église, nous allons voir l'ancien château, édifice du dix-septième siècle, ayant appartenu aux La Trémoille.

Attichy que nous visitons ensuite, est le but principal de notre excursion.

L'église est une construction massive en pierres, dont le premier plan a été altéré par des additions postérieures. Le clocher, qui était placé sur le chœur, s'étant écroulé en 1735, effondra la voûte de la nef qu'il fallut rétablir, et on éleva en 1738, l'énorme tour carrée qui domine le portail. Le chœur et les transepts ont de gros contreforts. La nef est boisée, les piliers sont tantôt cylindriques, tantôt évidés ; les voûtes du chœur, à nervures anguleuses et à pendentifs, sont soutenues par des piliers et des arcades postérieures à l'époque ogivale.

Il nous reste à signaler un Saint-Luc en pierre, provenant de l'ancien prieuré de Sainte-Croix, et qui est placé au milieu de la chapelle du Sépulcre.

Les pierres tombales que renferme l'église, méritent d'attirer l'attention de la commission spéciale de la Société ; nous indiquerons seulement celles d'Anthoine de Landin, chevalier (1404), du marquis de Lange (1776), de la duchesse de La Trémoille (1790), et de Jean de Mazancourt (1594).

A l'extérieur de l'église, en face de l'autel de Saint-Agapit, se trouve une pierre placée autrefois dans le cimetière, et représentant un squelette gravé, tenant un cercueil sur son épaule, une bêche à la main, avec cette inscription en lettres gothiques :

Entré vous, qui par ici passez,
Je suis ung miroir pour vous mirer
Comme vous este j'ay esté, et tel que ji
Suis veus seres ; faicte du bien pendant
Que en avez le tems et priez Dieu pour
les trépassez. F[t] le X[e] d'aoust mil V[c] LX.

Je suis heureux de pouvoir remercier M. l'abbé Lefèvre, qui nous a fait les honneurs de son église et de sa collection dans laquelle nous avons remarqué des tableaux et des objets d'art remarquables, ainsi qu'une inscription chrétienne en langue grecque, découverte à Catane en 1780, et qui a été étudiée par M. Edm. Leblant, il y a quelques années.

D'Attichy, nous allons à la ferme de l'Arbre, où se trouvent des pierres d'une enceinte druidique, mais le peu de temps que la Société a pu consacrer à leur examen, ne lui a pas permis de décider si la disposition de ces pierres n'était pas seulement le résultat d'un mouvement géologique.

Après une assez longue course, nous arrivons à Nampcel, mais le jour et l'heure nous pressant pour le retour, nous n'avons que le temps de jeter un coup d'œil sur l'église de cette commune, édifice de moyenne étendue, un peu enterré et humide, qui paraît avoir été nouvellement restauré. En revenant, nous visitons rapidement l'église romane de Tracy-le-Val. (1)

(1) V. excursion IV.

X

Morienval, Lieu-Restauré et Vez.

— 5 JUIN 1873 —

Malgré le temps bien incertain que nous avons cette année, la Société historique a repris, cette semaine, le cours de ses visites aux monuments des environs de Compiègne. Après avoir donné un coup d'œil rapide à l'église de Saint-Jean-aux-Bois dont nous avons été heureux de voir les travaux de réparation et de consolidation, nous nous sommes dirigés sur Morienval.

Morienval avait été déjà, il y a quatre ans, le but d'une des excursions de la Société, (1) mais l'intérêt de ce monument et l'entrée dans la Société d'un assez grand nombre de membres nouveaux, nous faisaient un devoir de venir examiner une seconde fois cette église que nous avons vue avec grand plaisir en partie métamorphosée. L'abside a été dégagée, et on peut voir maintenant l'effet complet des chapiteaux si curieux du onzième siècle. Le clocher principal, qui tombait en ruines, a été réparé et refait en ardoises. Nous regrettons évidemment que l'insuffisance des ressources dont on pouvait

(1) V. excursion III.

disposer n'ait pas permis de le rétablir en pierre, comme les deux tours de l'abside ; mais nous n'en devons pas moins nous féliciter de voir assurer ainsi la conservation d'une des parties intéressantes de cet édifice. S'il nous était permis d'exprimer un vœu à l'occasion de l'église de Morienval, nous appellerions l'attention de M. l'abbé Réau, l'excellent curé de cette paroisse, sur la statue de Florent de Hangest, qui, au lieu de rester à ras du sol, mériterait d'être placée sur un dé de pierres qui, en la relevant d'un demi-mètre, l'empêcherait d'être foulée aux pieds dans l'endroit passager où elle se trouve.

Lieu-Restauré, que nous trouvons sur la route de Fresnoy-la-Rivière à Vez, est un véritable bijou. L'église de cette ancienne abbaye de Prémontrés, aujourd'hui transformée en grange, est assez bien conservée, et la rosace qui orne le portail est intacte et offre un des spécimens les plus riches de l'architecture gothique flamboyante. Aussi ne saurions-nous trop demander à son propriétaire actuel, M. Pinson fils, de ne pas laisser se détériorer un monument d'un aussi joli caractère, et si nous ne craignions d'empiéter sur les droits de nos excellents voisins, dont nous avons regretté l'absence, MM. les membres du Comité archéologique de Senlis, nous engagerions quelqu'un de nos confrères à écrire une monographie de Lieu-Restauré.

En quittant Lieu-Restauré, on commence à apercevoir au milieu des arbres la tour de Vez que la plupart d'entre nous ne connaissait que par le joli tableau de Regnier, conservé au musée Vivenel, et nous ne tardons pas à traverser l'enceinte parfaitement entière, à descendre au pied du donjon dont les propriétaires, M. Paillet, notre collègue, ainsi que Mme Paillet, nous ont reçus avec une amabilité dont nous ne saurions trop les remercier au nom de la Société.

La place nous manque pour décrire l'ensemble du château

de Vez, sa tour pentagonale à six étages et pour dérouler le panorama dont on jouit du haut du donjon ; et, du reste, M. Paillet et M. Viollet-le-Duc se sont si bien acquittés de cette tâche qu'il n'y a qu'à relire dans la *Notice historique sur Vez* (1) et dans le *Dictionnaire d'architecture* (2) les descriptions qu'ils donnent de cette construction militaire du commencement du treizième siècle dont la tour, élevée vers la fin du quatorzième siècle, vint alors compléter le système de défense et dominer les vallées de l'Automne et de Vandy ; Vez appartenait à la ligne de défense organisée par Louis d'Orléans pour résister au duc de Bourgogne, et le savant restaurateur de Pierrefonds croit pouvoir attribuer au même architecte la construction de Pierrefonds et de Vez.

Signalons seulement au centre de l'enceinte, le bâtiment connu sous le nom de Vieux-Château, aujourd'hui complètement en ruines, qui offre d'intéressantes sculptures du treizième siècle.

Bien que par ses proportions réduites, il ne puisse entrer en comparaison avec Coucy et Pierrefonds, Vez est un des restes les plus importants de l'époque féodale et mérite de prendre place au premier rang des constructions militaires de cette période, à côté de Vincennes, de Rambures, de Provins et de Montfort-l'Amauri.

(1) *Paris*, in-8° 1857.
(2) Au mot *Donjon*.

XI

Élincourt-Sainte-Marguerite, Lassigny et le Plessier-de-Roye.

— 31 JUILLET 1873 —

Elincourt-Sainte-Marguerite et ses environs ayant été désignés comme but de notre promenade, la Société passant par Coudun, que jusqu'alors on n'avait fait qu'entrevoir aux excursions précédentes (1), y fit une halte et se dirigea vers l'église, monument remarquable par son ensemble et par ses détails. La façade et le chœur sont de l'époque romane, la nef et les collatéraux sont modernes ; le portail est en plein-cintre, orné d'une archivolte composée de tores chevronnés et contre-chevronnés ; sa baie a un tympan en damier ; au-dessus, dans la partie centrale s'ouvre une fenêtre à plein-cintre avec colonnes latérales, dont le fût est chargé de crosses. A droite comme à gauche du portail un oculus entouré d'une moulure à double rang de dents de scie.

En parcourant l'intérieur de l'église, notre attention se porte sur le bénitier, sur un chandelier à sept branches, forgé d'une pièce, et aussi sur deux pierres de fondation admirablement conservées, scellées dans les collatéraux.

(1) V. les notes de l'excursion II.

L'église de Villers-sur-Coudun, à laquelle nous nous arrêtons un instant, ne mérite pas d'être notée.

Après avoir traversé le village de Marest, nous nous dirigeons sur Elincourt, où nous attendait un de nos collègues, M. Peyrecave qui avait bien voulu nous servir de cicerone. Sous sa conduite, nous gravissons les coteaux qui entourent Elincourt et en admirant le splendide panorama qui se déroulait sous nos yeux, nous nous acheminons vers l'emplacement de l'ancien château où, suivant une tradition locale, Jeanne d'Arc faite prisonnière aurait passé une nuit (1).

Il reste des vestiges assez curieux de cet antique manoir, dont nous avons vu une partie des murs d'enceinte et des fossés, l'ancienne porte d'entrée et ses tourelles, des passages souterrains, et tous, nous avons exprimé le désir de voir le propriétaire faire dégager ces ruines des taillis qui les couvrent et ne permettent pas de reconnaître entièrement leur étendue.

Du château de Beauvoir, nous nous dirigeons sur Bellenglise. Je ne vous ferai point la description de cette propriété habitée par Mme Barrillon et dont un de nos collègues nous a déjà retracé l'historique (2). Je me contenterai de mentionner le don fait au Musée de notre ville d'objets intéressants trouvés dans une sépulture gallo-romaine et que, grâce à l'intervention de M. de Roucy, Mme Barrillon nous a gracieusement offerts (3).

De retour à Elincourt, nous sommes agréablement surpris par une aimable invitation de M. Peyrecave qui nous offre à déjeûner chez lui.

(1) Jeanne Darc et Guillaume de Flavy; par Z. Rendu. *Compiègne*, 1865, in-8, p. 13, etc. — Note de M. l'abbé Lecot dans le *Bull. du Com. archéol. de Noyon*, t. I, p. 74.

(2) Bellenglise, par M. l'abbé Gordière. *Bull. de la Soc. Hist.* T. I, p. 208.

(3) M. Peyrecave a lu en 1870 à la Société, une notice historique sur Élincourt restée encore inédite et qu'il se propose de compléter. Voir aussi : Notice sur un sarcophage gallo-romain découvert à Élincourt, par M. l'abbé Maillet. *Bull. du Com. archéol. de Noyon*, t. II, p. 20.

Nous visitons ensuite l'église, curieux monument du onzième siècle (chœur et portail), mais dont le clocher détruit en 1746 par un incendie a été reconstruit en 1755, ainsi que les bas-côtés. Le chœur est terminé par une abside circulaire voûtée, éclairée de trois baies à plein-cintre.

Nous avons encore remarqué dans l'église, un bel autel en marbre de l'époque Louis XV, deux branches en fer forgé du seizième siècle, diverses pierres tumulaires, la grille du chœur datée de 1762, deux bras-reliquaires en argent, ornés de filigranes (1) et une belle hallebarde du temps de Louis XIV.

De l'église, nous montons au prieuré de Sainte-Marguerite, fondé par une dame de Coudun. Il n'en reste que peu de chose, une partie de l'enceinte, un puits profond et des caves. On voit encore l'emplacement de la chapelle et six ifs, seuls restes d'une avenue qui dominait une partie de la vallée.

Après un repos de quelques instants, nous nous dirigeons vers Lassigny.

L'église à trois nefs, est bâtie en pierres de taille en grès. Elle a été construite à plusieurs époques et principalement du quinzième au dix-septième siècle. Des vitraux intéressants sont datés de 1521 et de 1542. Dans le carrelage, nous trouvons la tombe assez bien conservée de Claude d'Humières, seigneur de Lassigny, mort en 1544.

De là nous gagnons le Plessier-de-Roye, où nous voyons avec plaisir le château rebâti sous Louis XII et qui a conservé les fossés et les murs d'enceinte de celui qui l'a précédé. Signalons la chapelle de la renaissance qui touche à la salle à manger et le pignon fort curieux chargé d'ornements de la même époque D'autres parties sont du règne de Louis XIII, mais l'ensemble des constructions est moderne.

(1) M. Ed. Aubert a rédigé sur ces reliquaires une notice qui prendra place dans les prochaines publications de la Société.

(2) Notice sur Lassigny, par M. l'abbé Maillet. *Bull. du Com. archéol. de Noyon*, t. I, p. 17 et 23.

L'église paroissiale du Plessier-de-Roye est un monument assez vaste, élevé, qui a les caractères du style gothique à son déclin. Le portail, les croisées du chœur et la nef sont du quinzième ou seizième siècle ; les vitraux remarquables représentent des personnages de la famille de Roye et ont été restaurés, il y a peu d'années (1). Les fonts baptismaux sont datés de 1534 et offrent un type des plus intéressants de la renaissance.

L'heure avancée nous forçant à abréger notre course, nous faisons une courte station à la Motte-Havet, dont il ne reste qu'une partie du pignon de la chapelle et un contrefort, le reste étant converti en bâtiments d'exploitation. Pour rentrer à Compiègne, nous traversons, sans nous y arrêter, les villages de Gury (2) et de Mareuil-la-Motte (3).

(1) V. note de M. l'abbé MAILLET sur les vitraux du Plessier-de Roye. *Bull. du Com. archéol. de Noyon*, t. I, p. 56, et une translation de reliques en 1498, par LE MÊME *Id.*, t. I, p. 231.

(2) V. note sur Gury, par MM. LEFRANC. *Bull du Com. archéol de Noyon*, t. I, p. 136 Fouilles de Gury, par M. l'abbé MAILLET. *Id.*, t. III, p. 88, et note sur les fouilles exécutées à Gury en 1869, par M. DE ROUCY. *Bull. de la Soc. Hist.*, t. I, p. 223.

(3) La Bibliothèque de Compiègne possède un inventaire manuscrit de la Seigneurie de Mareuil-la-Motte dressé à la fin du dix-septième siècle, avec de nombreux plans.

XII

Cœuvres, Valsery et Taillefontaine.

— 28 mai 1874 —

En présence du long trajet que nous avons parcouru et des monuments intéressants qui se sont trouvés en grand nombre sur notre route, il nous est difficile de rendre un compte exact et détaillé de l'excursion faite par la Société historique dans quelques villages du Valois, excursion qui laissera les meilleurs souvenirs à tous ceux qui y ont pris part.

Dès sept heures du matin, nous étions réunis autour des voitures sur la place de l'Hôtel-de-Ville et nous ne tardions pas à remonter par la route de Soissons le long de la vallée de l'Aisne, jusqu'à la Vache-Noire (en face de Vic) où nous entrions dans la montagne pour nous diriger par Ressons-le-Long sur Cœuvres.

Nous n'avions fait qu'une seule halte à l'église de Couloisy, monument roman dont le portail et le clocher attiraient avec raison notre attention, pendant que les épigraphistes prenaient bonne note d'une inscription rappelant le nom de Jérôme des Crestiens, seigneur de Couloisy.

Après avoir traversé la chaussée Brunehaut, nous descendons avec une rapidité, qui aurait pu donner quelques sujets

de crainte, si nous n'avions eu entière confiance dans la vigueur de nos attelages et dans l'habileté de nos cochers, qui à plusieurs reprises nous en ont donné des preuves dans cette journée, en nous menant par des routes que plus d'un d'entre nous ne tient pas à reparcourir.

Cœuvres, placé au fond d'une petite vallée, est un village qui, malgré sa faible population actuelle, doit encore à son existence passée, un aspect imposant et l'ancienne capitale du duché d'Estrées paraît avoir conservé une importance plus grande que celle qu'elle a en réalité (1).

A notre arrivée, nous étions agréablement surpris en trouvant dans la cour du château, deux anciens habitants de Compiègne, l'un de nos collègues, M. le baron Morio de l'Isle, ancien sous-préfet, aujourd'hui fixé dans le département de l'Aisne, et M. Lefeuvre, notaire à Cœuvres. Pendant que la table se dressait dans la grande salle du seul pavillon aujourd'hui intact, nous nous répandions dans les diverses parties ruinées du vaste château de Jean d'Estrées. On peut encore juger parfaitement de l'ensemble de cette construction élevée vers 1560 et formée de quatre pavillons reliés sur trois côtés par des galeries dont les étages inférieurs renferment de longs couloirs et de belles salles voûtées.

Près du château, notre attention se trouve attirée par un immense bâtiment construit avec beaucoup de solidité, mais aussi avec quelque recherche et sur les fenêtres duquel sont sculptés les emblèmes du grand maître de l'artillerie, pots à feu, obus, boulets et canons avec leur panache de fumée. Ce sont les magasins du domaine, les greniers où l'on centralise toutes les redevances, tous les produits du duché ; c'est aussi le logement du receveur général des biens du père de la belle Gabrielle. Un peu plus loin, on nous signale le grenier à sel, et

(1) V. sur Cœuvres et Valsery, les *Recherches bibliographiques sur le département de l'Aisne* de M. Perin. 2 vol. in-8°.

nous ne tardons pas à arriver à l'église, curieux monument qui depuis l'époque romane a conservé des traces de tous les siècles qui sont venus en modifier quelques parties. Sa position est certainement ce qu'avant tout nous avons à signaler. Bâtis sur la croupe d'une colline, l'abside et le clocher qui la surmontent, se trouvent ainsi placés sur une sorte de terrasse élevée. A l'intérieur, nous n'avons à indiquer qu'une vierge en pierre et quelques dalles relevées par M. l'abbé Poquet, dans le compte-rendu d'une excursion faite, il y a vingt ans, dans la vallée d'Ambleny par la Société archéologique de Soissons, compte-rendu auquel nous ferons plus d'un emprunt, ainsi qu'à la statistique archéologique du canton de Villers-Cotterêts de M. de la Prairie (1). Mentionnons aussi les litres noires placées à l'extérieur de l'église, le long de la chapelle seigneuriale, comme une marque d'hommage funèbre rendu au patron de l'église ou au seigneur haut-justicier.

Mais hâtons-nous de rejoindre à table nos collègues, et après nous être associés au toast porté par M. Sorel à M. Morio de l'Isle, qui, ainsi qu'il le rappelle, a présidé, il y a bientôt six ans à la séance d'organisation de la Société; et à M. Lefeuvre, qui a pris la peine d'organiser notre réception, nous nous dirigeons vers Valsery que deux kilomètres à peine séparent de Cœuvres. Les prémontrés ont généralement choisi pour établir leurs monastères des sites graves, sévères comme leur règle, et cette fois encore ils n'ont pas menti à leurs habitudes. Valsery est une solitude, mais une belle solitude à laquelle la beauté de ses eaux et la vigueur de ses forêts donnent un air vraiment grandiose.

Etablis d'abord à Vivières, c'est en 1148 que les disciples de S. Norbert transportèrent leur abbaye à Valsery, à la suite d'une fondation faite par un seigneur de Saint-Pierre-Aigle et

(1) *Bull. de la Soc. archéol. de Soissons*, t. XVI et XVIII.

que suivirent bientôt d'autres libéralités de Roger de Francières, de Gérard de Compiègne et de Dreux, châtelain de Pierrefonds. Depuis cette époque, les religieux eurent à subir à de fréquentes reprises le contre-coup des guerres dont ce pays a été le théâtre. D'abord en 1356, l'abbaye est brûlée par les soldats du roi d'Angleterre et deux siècles plus tard, lorsqu'elle est revenue à un certain état de splendeur, les protestants la détruisent de nouveau et, faut-il ajouter, comme le prétendent quelques historiens, que cet incendie fut allumé par les ordres de Jean d'Estrées, alors l'un des chefs du parti calviniste. En 1792, vendue comme bien national, l'abbaye est en proie à une ruine presque totale qu'arrête seule l'acquisition qu'en a fait, dans les premières années de ce siècle, le baron Estave de Valsery.

Il reste aujourd'hui pourtant d'importantes parties des bâtiments et notamment l'ancienne salle capitulaire, belle pièce de quatorze mètres carrés, partagée en trois nefs, et dont la voûte est soutenue par des colonnes dont les chapiteaux romans sont finement sculptés. Dans les combles du pavillon principal, on remarque encore une élégante charpente du seizième siècle et nous ne quitterons pas le parc, sans jeter un coup d'œil sur la Procure, joli bâtiment renaissance dans l'une des pièces duquel se trouve une cheminée décorée des croissants d'Henri II.

Un chemin pittoresque nous amène à Soucy, petit village caché à mi côte, où on a trouvé il y a peu d'années de beaux bijoux romains en or; et dans une petite église fort soignée, nous déchiffrons une pierre tombale avec représentation figurée de Sulpice Champion, *gouverneur du château de Pierrefonds du temps des guerres civiles sous Henri IV.*

L'église de Vivières a peu d'intérêt, mais tout près, on voit les restes d'une tour massive, construction attribuée aux Templiers et qui, minée à sa base, ne semble se soutenir que

par un prodige d'équilibre. Signalons aussi la propriété de M. Harang, à laquelle un système de terrasses superposées donne un certain caractère.

Après une course assez pénible dans des chemins difficiles, nous traversons un coin de la forêt de Villers-Cotterêts et arrivons à Taillefontaine, dont nous apercevons au loin l'église surmontée d'une aiguille de pierre découpée à jour. Ce monument mérite d'être signalé à divers points de vue, d'abord par ses vitraux du seizième siècle, par ses boiseries, mais surtout par le joli porche roman, contre lequel on a plus tard accolé la tour du clocher.

Dans le village nous voyons quelques restes du prieuré et notamment une porte surmontée d'un moucharabié.

Nous terminons notre course dans le Valois par une visite à l'église romane de Rheteuil et après avoir jeté de haut en bas un regard sur le château de Pierrefonds, nous rentrons vers huit heures en traversant toute la forêt de Compiègne.

XIII

Ressons, Cuvilly, Lataule et Remy.

— 21 JUIN 1874 —

Il est souvent difficile de faire apprécier à tous ceux qui n'y ont pas pris part le charme et le mérite d'une excursion du genre de celles que fait souvent la Société. On risque d'être taxé d'exagération si on veut avoir découvert dans chaque commune des trésors antiques, des merveilles archéologiques ou artistiques ; pourtant je n'hésiterai pas à dire que nous avons fait le 22 juin une course des plus intéressantes, et que le nombre des monuments observés en même temps que leurs caractères, suffiraient pour faire marquer à la craie cette date sur notre *album*, si nous n'avions encore à rappeler l'accueil cordial et hospitalier que nous avons trouvé au château de Lataule, chez M. le vicomte de Beaussier, l'un de nos collègues.

La distance que nous avions à parcourir était longue ; nombreuses étaient les communes que notre itinéraire nous indiquait et que notre curiosité voulut encore augmenter, aussi avons-nous marché rapidement au but, sans nous laisser écarter, négligeant de revoir le joli portail de Coudun et ne jetant qu'un regard rapide sur ces plaines, théâtre des

fêtes et des exercices militaires de Louis XIV, décrits par la plume de Saint-Simon, et retracés par le pinceau de Van der Meulen (1).

Marquéglise attire notre attention et après une courte halte aux ruines du château dont les murs d'enceinte et les pavillons extérieurs indiquent seuls l'emplacement, nous arrivons à l'église toute parée, puisqu'on est au lendemain des premières communions. Le vaisseau est du seizième siècle, les voûtes du chœur conservent encore des clefs armoriées et en fouillant le dallage nous rencontrons la moitié d'une pierre tumulaire du treizième siècle (1284). Dans le cimetière, nous n'oublions pas une jolie croix du quinzième siècle, dont l'une des faces représente la Vierge.

Margny-sur-Matz est si près de Marquéglise, que cédant aux instances de M. Peyrecave, qui vient de nous rejoindre, nous nous détournons un peu, pour aller en visiter l'église et nous trouvons un monument des plus intéressants, mais malheureusement dans un regrettable état de dégradation. Le portail et le chœur sont romans, et à l'intérieur du chœur, nous distinguons même deux chapiteaux de style roman primaire d'une époque très-ancienne. La nef a été voûtée en bois à différentes époques. Bien des détails intéressants dans le mobilier de cette église nous font regretter de ne pouvoir lui consacrer plus de temps. Signalons d'abord une *pieta* en pierre d'un beau caractère, un petit bénitier ovoïde portant la signature de son auteur, *Antoine-François Cottu 1605*, (à l'église de Ressons nous trouverons un bénitier décelant la même main et portant seulement *Asperges*) une poutre de gloire complète ayant, outre le Christ, la Vierge, Saint-Jean et deux autres personnages ; des fragments de vitraux du seizième siècle dont l'un assez important représentant les Rois

(1) V. excursions II et IX.

Mages. Parmi les pierres tombales, mentionnons celle très fine avec personnages, de la femme de Nicaise Picart, lieutenant pour le roi à Compiègne (1628).

A Ressons, c'est encore l'église qui appelle notre attention. Nous sommes cette fois dans un monument aux vastes proportions, aux voûtes élevées ; monument de diverses époques, mais dont la nef a été rebâtie en 1540 et 1554, en même temps que les bas-côtés dont les contreforts sont couverts de niches surchargées de ces ornements de fantaisie, qui, avec les flammes contournées des meneaux des fenêtres, caractérisent l'époque du gothique flamboyant. Quelques pierres tombales martelées, dont une recouvre les restes d'un capitaine de *la ville* de Ressons, car au seizième siècle, le bourg actuel avait une assez grande importance et possédait un château défendu par de fortes murailles et des fossés qui le reliaient au village.

En quittant Ressons, nous suivons la route de Flandre, ce chemin actuellement désert et autrefois si fréquenté. Les bâtiments de l'ancienne poste de Cuvilly nous en montrent encore l'importance, tandis que les plus âgés d'entre nous rappellent les souvenirs de leur jeunesse à propos des diligences et de la poste ; à cette époque, où il fallait pour traverser la France presque autant de jours que nous y employons d'heures aujourd'hui. Nous longeons le beau parc de Séchelles, l'ancienne propriété des Sires de Poix, des Hurault de Séchelles, et actuellement celle du marquis de Vogué ; et nous mettons pied à terre à l'église de Cuvilly, bâtiment lourd et massif des dernières années du seizième siècle, souvent remanié, mais qui se fait pardonner ses disparates par le soin avec lequel il est entretenu. Mentionnons dans le chœur un pied de lutrin gothique, et qui serait fort curieux à reproduire, si des restaurations récentes n'en avaient dénaturé le caractère, et arrivons à une belle dalle tumulaire dressée le long du

mur et qui représente deux personnages vêtus de cottes armoriées. C'est Jehan de Poix, seigneur de Séchelles, Cuvilly, etc., et Marie de Lannoy, sa femme, dont Lamorlière, en ses *Illustres maisons de Picardie*, nous retrace longuement la généalogie, en même temps que nous trouvons dans les historiens du seizième siècle, le récit des nombreux faits de l'histoire de Picardie auquel il s'est trouvé mêlé. Un coup d'œil avant de repartir sur des litres bien conservées, sur un petit bas-relief de l'annonciation encastré dans le mur extérieur et sur quelques monuments funéraires de date récente et nous arriverons en vue de Lataule.

Ici, Messieurs, si je voulais être un chroniqueur exact, j'aurais trop de place à vous demander, si après vous avoir parlé de la réception que nous a fait notre collègue M. de Beaussier, il me fallait vous décrire d'abord l'ancien château détruit au dix-septième siècle, mais que le crayon habile de M. Albert Lenoir a su reconstituer d'après les vestiges qui en subsistent encore, puis le nouveau, reconstruit après les guerres des Espagnols, à la fin du dix-septième siècle, par le conseiller du Fos de Méry et enfin à vous parler de ces belles vitrines renfermant des objets d'art, des fayences, des antiquités locales, des souvenirs de famille, etc.

Mais, j'ai mieux à vous donner, c'est la promesse de MM. de Beaussier et du Lac de rédiger pour vos publications une notice détaillée sur Lataule et en votre nom je prends acte de l'engagement de nos deux collègues.

Après une courte visite au cimetière de Lataule, nous allons au camp romain de Saint-Maur où M. de Beaussier a fait exécuter des fouilles dont nous avons vu les résultats au château, et nous arrivons rapidement à Gournay. Gournay a déjà été l'objet d'une de nos excursions (1); mais c'est toujours

(1) V. excursion VII.

avec intérêt que nous examinons les restes de son église qui ont échappé à l'incendie de 1636.

Hémévillers n'offre que peu de ressources à notre curiosité. Indiquons cependant quelques épitaphes curieuses dans l'église et venons à Remy. Là, nous trouvons une belle église réparée avec soin par notre collègue M. Rendu. Nous y reconnaissons les anciennes boiseries de Saint-Jean-aux-Bois et nous notons un certain nombre de pierres tombales. Avant de rentrer, nous consacrons les quelques instants qui nous restent à l'église de Venette et à sa flèche pittoresque, mais si abîmée.

Ici, notre tâche s'arrête, mais il y aurait dans cette course bien des motifs d'étude, si l'on voulait soit reprendre l'examen des monuments que nous avons signalés, soit retracer la biographie des personnages tels que Democharès, Mademoiselle de Gournay, Ravaud et Jean Fillon, qui ont vu le jour dans les communes que nous avons traversées. C'est à nos collègues de chercher dans cette voie qui peut offrir à tous des sujets de travaux aussi nombreux que variés.

XIV

Creil, Saint-Leu-d'Esserent et Montataire.

— 30 JUILLET 1874 —

Par suite d'un malentendu survenu dans l'envoi des lettres de convocation, le nombre des membres qui accompagnaient notre président était fort restreint au départ de la gare de Compiègne. A notre arrivée à Creil (1), MM. l'abbé Chambard, Leudot et Gallé, membres du Comité archéologique de Senlis, nous attendaient pour nous faire les honneurs de leur cité et après une courte halte au presbytère, nous nous acheminions vers l'église.

Placée sous le vocable de Saint-Médard, sa première fondation remonte, dit-on, au huitième siècle, mais il ne reste rien de cette époque ; adossée aux anciens remparts, elle a dû être fortement détériorée lors des différents siéges que la ville a eu à soutenir. Sa forme est fort irrégulière, elle nous offre un mélange de constructions gothiques de diverses époques. La

(1) MATHON. Histoire de la ville et du château de Creil. *Paris*, 1861, gr. in-8°, avec pl. (Extr. des *Mem. de la Soc. acad. de Beauvais*) — DUC DE LAROCHEFOUCAULD-LIANCOURT. Statistique industrielle du canton de Creil. *Senlis*, 1826, in-8. — CH. LEGUAY. Les Armes de la ville de Creil et les familles nobles de ce nom. *(Comptes-rendus du Com. archeol. de Senlis*, 1864, p. 210).

plupart des croisées romanes ont été bouchées et remplacées par de larges fenêtres ogivales percées dans les anciens murs. Dans le bas-côté droit existait une cheminée supprimée depuis peu, devant laquelle on voit l'empreinte circulaire de la fosse aujourd'hui comblée qui a dû servir pour le baptême par immersion (1). Nous remarquons une assez grande quantité de pierres tombales fort bien conservées, mais recouvertes en partie par les bancs de l'église.

A l'extérieur, le monument semble encore plus irrégulier; le chemin de ronde l'entoure, à ce point qu'il paraît ne faire qu'un avec le vieux rempart. La corniche de la façade a des corbeaux saillants fort remarquables.

Le clocher bâti à côté du portail, a été construit en 1500; c'est une tour carrée à sa base, ornée d'une balustrade et terminée en pyramide.

De Saint-Médard, nous nous dirigeons par la grande rue vers les ruines de l'ancienne collégiale de Saint-Evremont. Cet édifice élevé au douzième siècle était fort remarquable, et malgré ses nombreuses mutilations il a droit à tout l'intérêt des archeologues. Malheureusement sa ruine totale est imminente, car servant de dépôt pour les matières premières employées à la manufacture de porcelaine, les sculptures sont à chaque instant altérées par la pelle des ouvriers. M. Eugène Woillez a décrit cet édifice avec beaucoup de soin dans ses *Eglises romanes*.

M. Gallé, propriétaire de l'ancien château de Creil, situé près de l'église de Saint-Evremont, nous conduit chez lui et nous fait voir les restes si intéressants des bâtiments construits sous Charles V, en 1370, et dans lesquels Charles VI fut enfermé pendant sa longue maladie. Situé sur une île de l'Oise, ce château ne fut entièrement terminé qu'à la fin du seizième

(1) N'est-ce pas plutôt un puits ou une citerne comme on en rencontre beaucoup dans les églises fortifiées des frontières.

siècle. On peut encore visiter plusieurs tours dont une carrée et les débris de l'ancienne chapelle. M. Gallé nous montre ensuite des vues et des plans de l'ancien château et divers objets curieux en tête desquels nous mentionnerons un service de porcelaine ayant appartenu à la princesse de Lamballe.

Aussitôt le déjeuner terminé, nous reprenons le train et pénétrons, sous la conduite de M. Leudot, dans la magnifique église de Saint-Leu-d'Esserent. Cet important édifice présente des spécimens de trois époques, mais l'ensemble, à l'exception des chapelles du chœur, est du douzième siècle et par conséquent peu postérieur à la fondation de l'abbaye en 1080. Ce beau vaisseau est de forme oblongue, sans croix, terminée circulairement.à l'est. Le portail est formé d'une grande arcade romane, formant trois rangs de zigzag dont l'extérieur double est à angles opposés ; ces ornements reposent sur des colonnes romanes courtes, à chapiteaux grossiers. Derrière le portail est un porche de six mètres de profondeur, s'étendant sur toute la largeur de l'église et supportant une salle qui servait autrefois de bibliothèque aux moines. Cette salle est voûtée et ornée d'arceaux romans soutenus par des piliers dont les chapiteaux offrent des figures bizarres.

A la droite du portail, est un élégant clocher à deux rangs superposés d'arcades romanes, surmontées d'une flèche octogone, à la face extérieure imbriquée, et flanquée de quatre clochetons.

L'édifice est pourvu de bas-côtés qui tournent autour du chœur et du sanctuaire ; ces bas-côtés sont séparés de la nef et du chœur par de grandes et larges arcades reposant sur vingt-quatre gros piliers. Le chœur a conservé ses stalles et l'autel en marbre est isolé au milieu du sanctuaire.

Parallèlement à ce dernier, s'élève sur chaque bas-côté une tour romane, carrée et sans flèche. Derrière le chœur

sont cinq chapelles absidales. Une statue colossale de Hugues, comte de Dammartin, fondateur de l'abbaye, qui était placée sur son tombeau dans le sanctuaire, a été enlevée et mutilée pendant la révolution et se trouve aujourd'hui reléguée dans un des bas-côtés de l'église (1).

Au sortir de l'église, nous apercevons une maison de la renaissance, connue sous le nom d'Hôtel Saint-Christophe, et dans laquelle se trouvent deux belles cheminées de pierre.

Près de là, une porte garnie de machicoulis, nous indique l'ancienne entrée de l'abbaye de Saint-Leu.

Nous nous dirigeons ensuite à pied vers Montataire, en traversant le village de Tiverny. La terre de Tiverny fut donnée vers 918 à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, par Charles-le-Simple. L'église dédiée à Saint-Leufroy, est petite et à peu près carrée. Le portail est roman et le chœur gothique.

Nous franchissons la pittoresque vallée du Thérain, et après une ascension assez pénible, nous arrivons à l'antique manoir de Montataire où nous étions attendus par M. le baron de Condé qui a bien voulu nous en faire les honneurs avec la plus grande courtoisie.

Le château de Montataire flanqué de tourelles, fut rebâti en 1460. De ce point, on domine la vallée de l'Oise et César s'y serait arrêté en entrant dans le Beauvaisis. Henri IV vint souvent dans le château et s'y plaisait beaucoup. On conserve encore la chambre de prédilection de ce prince ainsi que celle qu'habita Massillon et où il composa le Petit-Carême. Le rez-de-chaussée est occupé par une grande salle de réception admirablement restaurée d'après les conseils de M. Viollet-le-Duc et décorée d'une série de portraits des Médicis.

Notre hôte nous introduisit ensuite dans l'église, monument hybride. La nef est du douzième siècle et nous avons à y

(1) M. Duthoit a été chargé par la Commission des Monuments historiques de la restauration de l'église de Saint Leu.

signaler des chapiteaux historiés et une cheminée comme dans l'église de Creil (1). Le chœur et le clocher sont du treizième siècle.

Suivant la tradition, Pierre l'Ermite y aurait prêché la croisade et Odet de Coligny s'y serait marié après son abjuration.

Une habile restauration va rendre à ce monument son cachet primitif, et de magnifiques verrières commencent déjà à en remplir les croisées.

Près de là, M. de Condé nous fait voir l'emplacement d'un ancien cimetière chrétien datant de l'époque mérovingienne (2) où des fouilles ont été pratiquées il y a quelques années. De nouvelles recherches amèneraient certainement des découvertes plus importantes encore, et dès maintenant, il semble que la nature ait voulu devancer ce projet, en offrant à notre curiosité, à l'arête même du mamelon, un échantillon de ces sépultures mises à jour par un éboulement qui les a en quelque sorte suspendues, et les présente à l'étude des archéologues comme des livres sur les rayons d'une bibliothèque.

Nous ne pouvons qu'engager nos collègues à faire à leur tour le pèlerinage de l'église et du cimetière de Montataire, certains d'avance qu'ils trouveront chez l'heureux propriétaire de ce vaste domaine, la plus extrême obligeance et le plus bienveillant accueil ; c'est ce que nous y avons rencontré et dont, en finissant ce compte-rendu, nous exprimons de nouveau notre gratitude à M. le baron de Condé.

(1) V. Quelques sculptures de l'église de Montataire, par M. ELIE PETIT. (*Revue de l'Art chrétien*, t. VIII, p. 625).

(2) V. Sarcophage chrétien, trouvé à Montataire, par M. E. PETIT. (*Revue de l'Art chrétien*, t. II, p. 31).

INDEX GÉOGRAPHIQUE

TABLE

Compiègne. — Imprimerie et lithographie de V. Edler.

